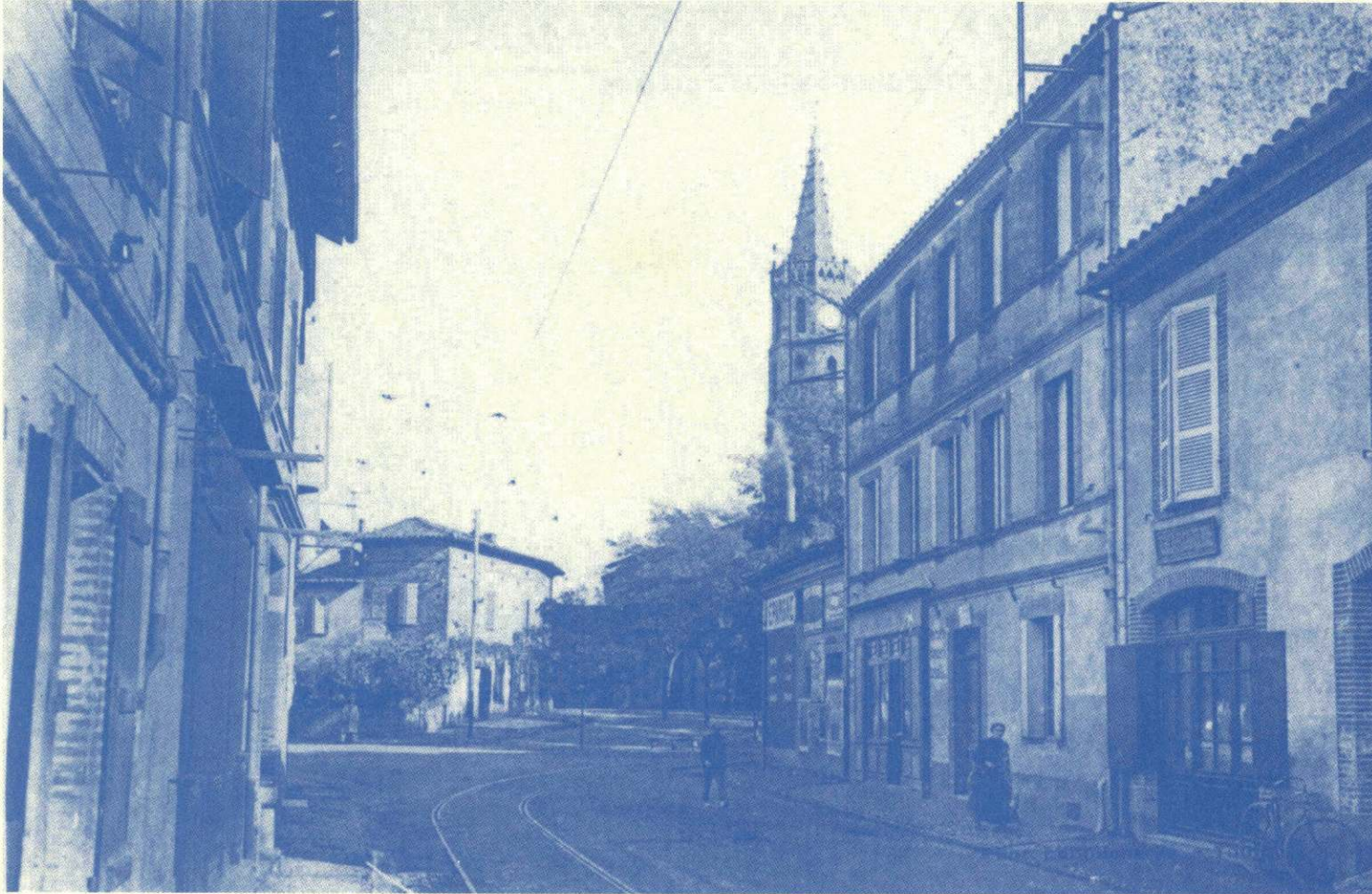


BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE



Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 14 (Novembre 1997)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

TABLE des MATIERES

La grande offensive manquée de 1917 et ce qui s'ensuivit	1
Au temps de poilus : correspondance de guerre	8
Nos rues et leur histoire	12
Le train et la résistance	28
Blagnac, petit village : le clauetu	32
Au fil des recherches	37

Photo de couverture : rue Lavigne

Responsable de publication : Germaine Ricard

**Comité de Rédaction : Alain Lauret - Suzanne Béret - Daniel Bonzom - Henri-Robert Cazalé
Gabrielle-Renée Mezeix - Jeannette Weidknet**

N° ISSN : 1169-4408

LA GRANDE OFFENSIVE MANQUEE DE 1917 ET CE QUI S'ENSUIVIT

1997-1917, douloureux anniversaire de 80 ans. Nombreux sont ceux dont les noms figurent sur nos monuments aux morts, à Blagnac, comme ailleurs, qui sont tombés lors du printemps funeste de l'année terrible 1917.

La demi-victoire de Verdun avait fait chez les Alliés se lever des illusions. On avait crié "ils ne passeront pas !" et de fait "ils" n'étaient pas passés. Les positions perdues, Vaux, Douaumont, avaient été reprises, mais le front n'avait pas craqué. Les deux grandes armées confrontées restaient enterrées face à face. On essaya alors, comme dans un match de rugby le "cadrage-débordement". Faute de pouvoir passer au centre, dans l'axe profond, on allait contourner l'ennemi par l'aile gauche. On vit alors les armées courir parallèlement l'une à l'autre, jusqu'à la Mer du Nord, où elles s'arrêtèrent. Dans notre premier article concernant 14-18, nous avons cité Apollinaire blessé, qui évoque cet épisode :

"Tous nos amis partis à la guerre au Nord se battent maintenant
Le soir tombe, ô sanglante mer..."

On atteignit la mer dans le secteur d'Ypres. Là, les Allemands essayèrent un gaz de combat terrible, qui fut dénommé "l'Ypérite". Ce gaz a laissé un souvenir impérissable : ceux de ma génération de l'entre-deux-guerres auront connu ces rescapés qui dans l'accueil de leurs familles éplorées continuaient à cracher leurs poumons. On disait à mi-voix, chez les voisins, amis et connaissances : "c'est un gazé de 1916".

Dans les années 1938-39, des affres de la mobilisation partielle avant Munich à l'angoisse devant les prémisses d'une guerre désormais inévitable, la capitulation devant Hitler et le sacrifice de l'armée républicaine en Espagne n'ayant servi à rien, sinon à retarder l'échéance, la psychose des gaz de combat se manifesta avec insistance. Qu'on me permette à ce sujet d'évoquer un souvenir personnel.

Habitait à Pamiers dans notre rue un commandant de la coloniale, nommé Laguerre, nom prédestiné, que je voyais marcher d'un pas martial lorsqu'il allait prendre ses fonctions à la caserne proche du 42^e bataillon de tirailleurs Malgaches.

Personnage sympathique au demeurant, dont je respecte la mémoire, d'autant qu'il avait une fille d'une beauté remarquable, laquelle au sortir du collège commençait une carrière dans l'éducation physique. Vraiment sculpturale, elle était spécialiste de danse rythmique et je l'avais vue évoluer. J'osai à deux ou trois reprises lui adresser la parole, car j'étais timide et très impressionné. Ceci nous éloigne des gaz de combat, vers lesquels je vais revenir à l'instant, en m'excusant de citer un de ces souvenirs qui tissent une existence. Quant à ces jeunes comme moi qui à 15 ou 16 ans rougissaient devant une demoiselle, il ne fallut que 2 ou 3 ans pour que pas mal d'entre eux devinssent des "résistants", et faute de commandants patentés, on vit au maquis des lieutenants de 18 ans. J'en ai connus, dont un au moins est mort au combat.

Bref, le commandant, dans le cadre de la défense passive, était chargé d'éduquer la population. J'ai encore présente à l'esprit la conférence qu'il fit au Théâtre Municipal aux élèves des grandes classes des établissements laïcs et confessionnels, consacrée aux gaz de combat. Je me souviens du "phogène", qu'on devait reconnaître à son odeur de foin coupé au cas où nous aurions affaire à lui, et bien sûr de "l'Ypérite" qui s'attaquait aux muqueuses, aux yeux, à toute partie humide, d'où la nécessité, dans la peur, d'éviter de se pisser dessus.

La protection contre ces éléments détestables était bien évidemment le masque à gaz. Au collège, notre professeur de physique et chimie, dont la pédagogie était très particulière, consacra un cours à nous faire une démonstration du port du masque. Il reçut ainsi muni de son groin de cochon le principal qui entra dans la classe, une fois de plus attiré par le chahut habituel infligé au professeur, qui s'embarrassa derechef pour essayer de retirer par respect le masque récalcitrant. Il put s'incliner cependant devant les félicitations que pour une fois lui prodigua le principal avant de se retirer.

Or, si on donnait des masques aux soldats, les civils comme nous en étaient dépourvus et on n'espérait pas en avoir. Qu'à cela ne tienne, nous dit le commandant, en cas d'attaque, rien ne sert de paniquer, si on a pris certaines précautions, à la portée de tout un chacun. Si on n'en possédait pas encore, on

pouvait acheter une paire de lunettes de ski. Voilà pour les yeux. Pour les poumons, il restait à trafiquer une boîte vide de phoscao ou de banania (y'a bon !), tout le monde a ça. On la munit d'une sangle à passer autour de la tête, d'un linge pour fixer l'ouverture sur la bouche, on fait des trous au fond à l'aide d'une pointe et d'un marteau, et on garnit l'intérieur de coton imbibé d'hypochlorite de soude. "Vous n'avez pas de coton, nous dit le commandant impavide, eh bien vous avez des chaussettes, mettez-les dans la boîte, et pissiez dessus, ça remplacera l'hypochlorite de soude !".

J'assure sur l'honneur que je n'invente rien. Voilà comment à l'époque on préparait la guerre. Allez vous étonner après cela que nos Dewoitine 520, alignés sur les terrains d'aviation mais démunis de leurs hélices, pas près d'être livrées, attendaient patiemment que les Allemands viennent les prendre !

Inutile de préciser que la démonstration du brave commandant, accompagnée d'un beau mouvement de son menton, qu'il portait viril et énergique, au lieu de galvaniser l'auditoire, lui flanqua plutôt la frousse. Revenu à la maison, je fis part de mes connaissances nouvelles à ma jeune soeur, qui fondit en larmes, à la pensée que notre petit chien « quiqui », un fox-terrier auquel elle tenait beaucoup, ne bénéficiant pas de masque à gaz et ne portant pas de chaussettes, périrait inmanquablement à la première attaque !

Ainsi, pour bien des Français, et malheureusement pour l'état-major, 39-40 allait être la répétition de 14-18. Et quand on se souvenait des horreurs de la "dernière guerre", avec ou sans ypérite, personne n'était rassuré.

Revenons à cette fin de l'année 1916, où devant l'échec de la tentative de débordement, on évoqua de nouveau la bataille de Verdun. Quels étaient les vainqueurs de Verdun ? - Foch, Joffre, Nivelle, Pétain ? - En 1940, cela ne faisait plus de doute, c'était Pétain. Les autres étant morts ne pouvaient revendiquer cette gloire, et on avait bien besoin d'un vainqueur de 14-18 pour demander, lors d'une défaite catastrophique, un arrêt des combats "entre soldats et dans l'honneur" ! Ceci en attendant d'aller, à Montoire, serrer la main du vainqueur, nonobstant sa mauvaise réputation, qu'on déclara surfaite.

A l'aube de 1917, pour l'opinion publique et les gouvernements alliés, le général Nivelle fut sacré vainqueur de Verdun, et on pensa lui confier de diriger dans le

même secteur la grande offensive qui percerait le front et mettrait fin à la guerre. En faveur de cette opération projetée, outre une glorification trop poussée de la bataille de Verdun montrant que "le Bôche" pouvait être battu, militaient deux bonnes raisons. La première, c'était que la débâcle des armées russes allait permettre à la majorité des forces allemandes engagées à l'Est de se porter bientôt à ce front de l'Ouest où actuellement on ne notait "rien de nouveau". Il fallait devancer l'arrivée de ce renfort qui romprait l'équilibre au profit d'une offensive allemande décisive. Peut-être craignait-on aussi que le défaitisme des soldats russes et la révolution bolchevique naissante ne vienne gangrener le moral de nos propres troupes. La deuxième raison, moins explicitée, était l'arrivée prochaine des troupes américaines, dont le pays venait d'entrer en guerre. Certes, cet apport inestimable d'une grande nation allait mettre fin à la tuerie. Mais on se méfiait des buts de guerre de l'Amérique. Les Alliés voulaient une victoire totale, une capitulation sans condition de l'Allemagne, qui dès lors devrait "payer" : "l'Allemagne paiera !", c'était un slogan qui commençait à "faire flores". Au contraire, les Américains étaient censés faire profession d'humanisme et, devenus vainqueurs principaux, exigeraient une paix honorable, et la modération dans la victoire. Il fallait donc gagner la guerre sans eux et avant eux. La suite de l'histoire devait montrer en effet que le président Wilson refusa de signer un traité de Versailles qu'il jugea trop contraignant pour le vaincu. L'histoire lui donna raison dans la mesure où le "diktat" de Versailles servit de tremplin au nationalisme revanchard d'Hitler. Il n'est qu'à relire ses discours.

Donc Nivelle allait être mis en selle pour préparer la grande offensive. Non sans réticence initiale des gouvernants français, à savoir Painlevé et Poincaré, président de la République, avocat dont le nom prêtait à la plaisanterie fameuse : "Cicéron, c'est Poincaré !" Comme l'illustre avocat romain, allait-il lancer contre Nivelle la "catilinaire" célèbre : " Quo usque tandem Catalina abutere patientia nostra ! (1) " Car Nivelle se démenait, quitte à lasser certaines patiences pour faire accepter une offensive qu'il dirigerait. Chose impensable il y a peu, il venait d'obtenir de Lloyd George, gouvernant anglais, l'autorisation de commander en chef l'armée britannique engagée à notre gauche, un commandement unique étant exigé pour

(1) Il ne s'agit pas d'une course cycliste, et Catalina n'a pas couru le Tour de France. Traduction, pour ceux qui n'ont pas subi de versions latines : "Jusques à quand, Catalina, abuseras-tu de notre patience" ! Apostrophe lancée par Cicéron à son adversaire politique, en exergue de la série de discours qu'on appelle "les Catilinaires".

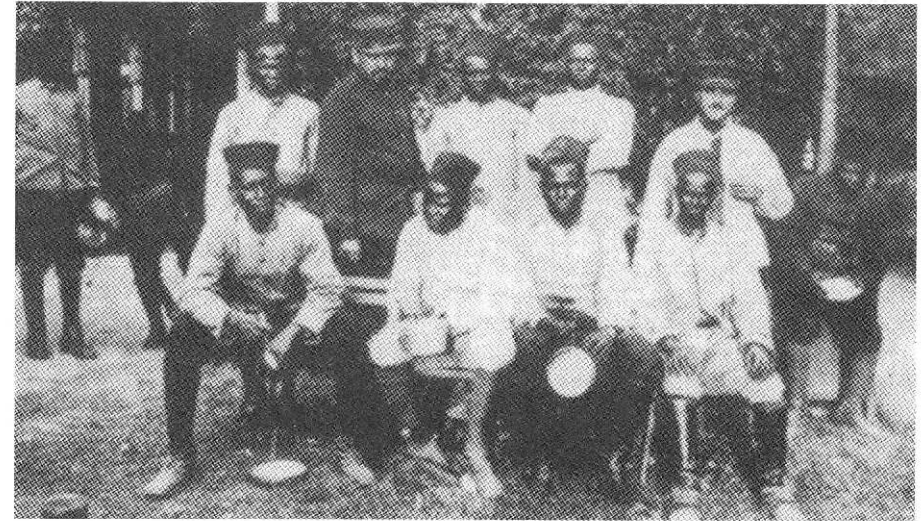
une offensive générale. Mais l'état-major français était réticent. Pétain, qui fut pour cela taxé de défaitisme était résolument contre, et on prêtait à Joffre ce mot : "Attaquons, attaquons, oui, comme la lune !"

Finalement, la décision fut prise : on attaquerait sur tout le front au printemps 1917, avec effort maximal au centre, et Nivelles dirigerait. Epaulés par les Anglais à gauche, les Français se porteraient au Chemin des dames et à Craonne, sur le plateau. Le terrain serait difficile, les Allemands s'étant enterrés profondément dans la craie, aménageant chambrées, réfectoires, et postes de secours chirurgicaux. On le savait, mais on se faisait fort de les déloger, "impossible n'est pas français", grâce à une préparation d'artillerie d'une vigueur exceptionnelle. On achemina donc sur le front, au diable l'effet de surprise, il s'agirait d'un bras de fer, une quantité de troupes comme on n'en avait pas encore vu, tous dépôts vidés, avec en première ligne comme "chair à canon", les légions noires de Mangin, qui allait gagner son surnom de "broyeur de Noirs", et tout ce que nos femmes dans les usines avaient pu produire de canons et d'obus (2) . Aujourd'hui encore, 80 ans après, les paysans trouvent dans leurs champs une quantité impressionnante d'obus non éclatés, tombés dans la boue : la presse vient récemment d'en faire état. Elle parle d'un obus par mètre carré.

En effet, les tirs d'artillerie qui préludèrent à l'attaque furent les plus intenses de toute la guerre. Mais quand ils cessèrent, juste au moment où les soldats alliés jaillissaient de leurs tranchées avec un excellent moral, conforté par une lampée d'eau de vie, les Allemands intacts sortirent des trous, mettant en batterie leurs mitrailleuses ravageuses et leurs canons de 77 et 88. A l'aile gauche, les Anglais avaient sorti leur arme nouvelle, les chars d'assaut, qu'on désigna sous le vocable de "tank", qui signifie "citerne". Le terme, bien qu'inadéquat, a longtemps perduré. Mais la doctrine d'emploi n'était pas au point. Les "tanks" furent envoyés à l'avant comme dans un raid de cavalerie, sans accompagnement suffisant d'infanterie, pour leur protection et exploitation des percées éventuelles. Tandis que l'offensive anglaise s'enlisait, l'attaque française connaissait un sanglant échec.

Les Marocains, avec la superbe qu'on leur reconnaît, eurent un succès certain, mais mal relevés après leur avancée méritoire regagnèrent leur base de départ, du

(2) En 1910, en même temps que Mangin, colonel, publiait "La force Noire", Messiny, ministre de la guerre, écrivait dans "Le Temps" : "L'Afrique Noire nous a coûté des monceaux d'or, des rivières de sang, elle doit nous les rendre avec usure".



Bordeaux : Août 1914 - Tirailleurs sénégalais.

moins ceux qui restaient en vie (3). Le 13 avril, le 31^e bataillon de tirailleurs sénégalais attaqua au Chemin des Dames, dans le brouillard, puis la neige. Décimés par les mitrailleuses, les survivants de cet assaut à l'arme blanche s'enterrèrent et eurent bientôt les pieds gelés. Le régiment russe, qui se battait sur notre front, contrairement aux craintes de les voir adopter la même attitude que leurs frères du front de la Baltique, monta à l'attaque en chantant, baïonnettes baissées. Il fut, à peu de choses près, anéanti.

Mon grand-père paternel, ancien berger, onzième enfant de sa famille, nommé Pierrilhou, petit Pierre, du nom de l'aîné qui d'ailleurs allait être tué, ainsi qu'un autre frère, avait servi dans les dragons, et au retour du très long service avait choisi la gendarmerie à cheval, la ferme étant trop étroite pour autant d'enfants. Il

(3) Citation à l'ordre de l'armée - Ordre Général N° 463 de la VI^e Armée en date de 4 mai 1917

"Régiment de Tirailleurs Marocains"

"Sous l'énergique impulsion de son chef, le Lieutenant-Colonel Cimetière, a emporté d'un élan les trois lignes de tranchées de la première position allemande, puis a franchi successivement deux ravins profonds, le premier battu par un feu violent de mitrailleuses, le second abrupt, boisé et énergiquement défendu par un ennemi disposant d'abris profonds, auquel il a fait plus de 500 prisonniers. Malgré les pertes subies, a abordé sans désemparer la deuxième position allemande enlevant plusieurs lignes de tranchées et ne s'arrêtant que par ordre, pour permettre l'arrivée à sa hauteur de troupes voisines qu'il avait dépassés dans son élan"

Cité par le Général (C.R.) Henri Romet dans "Le premier régiment de tirailleurs marocains" "La Cohorte" N° 144 - Août 1997.

était au front au titre de ce qu'on appelait "la Prévôté", qui assurait l'ordre juste à l'arrière des lignes, mal vue pour cela par les combattants. Dans la deuxième guerre mondiale, on a connu chez les Américains la Military Police. La "prévôté", en 14-18 était en quelque sorte la M.P. de l'époque. Pour appuyer les attaques, on employa la cavalerie, par référence sans doute à la célèbre charge des cuirassiers de Reischoffen : car si en 39-40 nos chefs voulaient refaire 14-18, en 14-18 ils prenaient exemple sur 1870. Placé derrière un régiment de dragons, pour lesquels il nourrissait l'amitié développée au cours de son service militaire, mon grand-père vit partir au feu, pour une mission de sacrifice, ces cavaliers magnifiques. Il n'en vit pas revenir un seul, les survivants étant restés dans les postes de secours. Quant aux chevaux, ils gisaient éventrés ça et là, et peut-être mon ancêtre qui les aimait les plaignait-il autant que les hommes.

Nos troupes, qui étaient montées à l'assaut avec un excellent moral, espérant que leur sacrifice mettrait fin à la guerre, supportèrent d'autant plus mal un échec patent. Je peux évoquer un témoignage d'un combattant de l'époque, qui me fut apporté lors d'une conversation entre mon père et un collègue instituteur, tous deux socialistes, comme il se devait, et pacifistes, datant des prémisses de 1939. Mon père né en 1901, avait échappé à la mobilisation en fin de guerre, alors que son collègue, plus âgé, avait été au feu comme officier dans les zouaves, corporation que Mangin n'avait pas épargnée, la faisant hacher menue. Cet instituteur officier de réserve n'était pas un lâche. Il avait été décoré de la légion d'honneur pour avoir lors d'une patrouille de nuit tué au poignard une sentinelle allemande qu'il avait éblouie en démasquant sa lampe électrique. C'est ainsi que les plus astucieux des corps francs, qu'on avait muni de couteaux de boucher, ainsi que ceux qu'on appelait "les détoyeurs de tranchées", procédaient à l'époque. Ce qu'il considérait aujourd'hui comme un meurtre pesait, disait-il, sur sa conscience d'éducateur du peuple. Il racontait encore que réfugié dans un trou d'obus au cours d'une de ces attaques-suicides où les coloniaux étaient engagés, il avait à la fin des fins dressé ses jambes hors du trou dans l'espoir de recevoir une bonne blessure qui le ferait évacuer. Au bout d'un long moment, indemne, il s'était ravisé. Dans cette débâcle, disait-il, on enregistra ainsi nombre de blessures ou mutilations volontaires. Le plus fréquent était de se tirer une balle dans une main. Mais la blessure était cernée par des traces de poudre et les lâches ainsi démasqués étaient envoyés en conseil de guerre, qu'on appelait "le falot", sans doute parce



Carte postale de la propagande (1915)

que dans les fusillades qui s'ensuivaient, au petit jour, le supplicé était éclairé devant le peloton par une lanterne, un "falot". On avait trouvé la solution : on se tirait dans la main à travers une boîte de conserve !

Au front, se fut un défaitisme général. Des régiments entiers refusèrent de marcher. Des soldats reflurent vers l'arrière et on en vit monter dans des trains et tirer à la mitrailleuse depuis les wagons sur les gendarmes et les planqués. Cela s'appelle des mutineries. Chose peut-être plus grave, on fraternisa dans les tranchées entre soldats affrontés échangeant au lieu de balles cigarettes contre tabac de pipe et pinard contre schnaps. "Se font la guerre, disait-on, des gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui se connaissent fort bien !" Les combattants eurent le désir de se connaître. A l'arrière, on cria au bolchevisme. Les gouvernants décidèrent de réagir. Nivelles, traduit en conseil de discipline ou jury d'honneur, fut relevé par Pétain.. Sévèrement critiqué pour aventurisme et préparation insuffisante, il fut quand même amnistié par ses pairs. Pétain "Cunctator" (4) mania la carotte et le bâton. Il fit délivrer une masse de permissions, et d'autre part ordonna l'exécution des mutins. Combien y eût-il de fusillés "pour l'exemple" ? Les chiffres exacts sont restés confidentiels. On a parlé, pour certaines unités, de décimation. Cela est peu probable. Chez les plus révoltés, les exécutions tournèrent vraisemblablement à 1 sur 100 plutôt qu'à 1 sur 10.

On n'aime pas en France évoquer cet épisode, et en rester à l'image d'un poilu, dessiné dans nos journaux "pipaque in ore semper, et semper fidèlopost !" (5) Les américains, mais ils attendirent la fin de la deuxième guerre mondiale pour traiter de la première, firent un film avec Kirk Douglas en capitaine français résistant aux

(4) Cunctator : signifie : "le temporisateur", épithète attaché au général romain Fabius Maximus Quintus pour avoir "calmé le jeu" et tergiversé au lieu d'attaquer directement l'armée carthaginoise qu'il suivit à travers l'Italie, gênant ses déplacements.

(5) "Toujours la pipe au bec".

exécutions, les Anglais avec Dirk Bogarde, officier chargé de faire exécuter "pour l'exemple" un soldat chrétien accusé à tort de désertion qui ne voulait plus se battre. Rien pour la France, sinon l'interdiction de diffuser ces deux films. Pour les voir, il fallut passer la frontière belge. Il y a deux ou trois ans, on a pu enfin les voir à la télévision.

Je ne connais pas l'impact des exécutions sur le moral des troupes, mais les permissions remplirent leur mission pacificatrice. Mon grand-père paternel en bénéficia : entrant à Foix dans la caserne de gendarmerie où était son foyer, il repoussa ma grand-mère dans un premier temps, lui demandant d'amener dans la cour deux baquets, l'un rempli d'eau tiède, l'autre d'eau bouillante. Dans l'eau bouillante, il jeta ses habits infestés de poux, dans l'autre, tout nu, il se lava soigneusement regardant les bestioles qui le dévoraient se noyer à la surface. En me racontant la scène, ma grand-mère ne riait toujours pas mais avait les larmes aux yeux. C'était à la mobilisation de mon père, pour une guerre qui reprenait, 20 ans après. Ne sachant pas grand chose d'Hitler, elle évoquait pour les exécuter à nouveau les Boches et le Kronprinz qu'elle voyait encore au pouvoir.

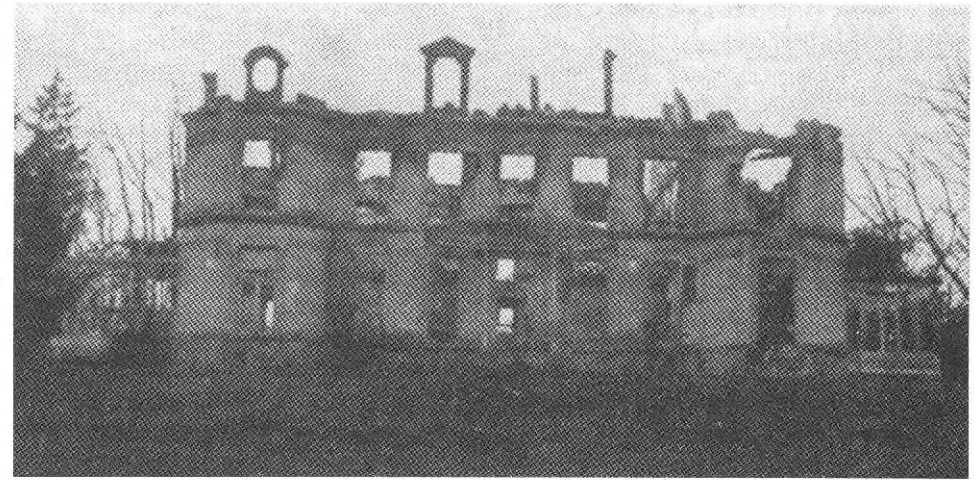
Les permissions écoulées, il fallut bien remonter au front. Poincaré avait appelé au gouvernement Clémenceau, lequel professait, instruit par l'expérience récente, que "la guerre est une chose trop sérieuse pour être confiée à des militaires". On sait qu'il devint le "père-la-victoire". Mais Poincaré lui reprocha d'avoir accepté trop tôt l'armistice, au lieu d'envahir l'Allemagne et de détruire son armée. De fait, un reste préservé de la Wehrmacht alimenta le mythe d'une armée invaincue trahie par l'arrière, tremplin amplement utilisé par Hitler. Mais n'anticipons pas.

Les permissionnaires, donc, remontaient en ligne, mais sans illusions. Mon beau-père, qui faisait la guerre dans "les voies de 60" (6), racontait avoir vu un train à Toulouse ou à Montauban, où les futurs et à nouveau combattants crièrent en patois aux personnes qui les regardaient partir : "las boulets, las Alsaços, -- Oui, oui, répondaient les civils. Et les soldats de leur crier en retour : baïten les querre, feignant !" (7)

Certes, on avait bien chanté sur tous les tons, dans l'entre- deux guerres, la marche

(6) Voies de 60 : réseau de voies ferrées à cet écartement qui acheminaient vers les lignes minutions et ravitaillement. Il était tenu par des soldats du service auxiliaire.

(7) "Vous les voulez les Alsaces (autrement dit l'Alsace-Lorraine) ?
- Va-t-en les chercher toi-même !"



Château Craonnelle

militaire revancharde : "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine !" Aujourd'hui, la reconquête n'était plus un objectif capable de remobiliser une armée désorientée. Et les combattants, enterrés dans la boue des tranchées, continuaient à se faire face, se demandant quand cette horreur finirait. Au début de 1918 naquit "La Chanson de Craonne", témoignage de l'état d'esprit régnant au front. Peut-être restée peu connue quoique populaire à l'époque, je la publie ci-après, en illustration du présent article. Ecrite sur un air de rengaine, elle est émouvante sans être un modèle de style. Je la connais telle qu'elle fut recueillie par Paul Vaillant-Couturier. Natif de Sainte Croix Volvestre, il fut élève au Cours Complémentaire de Foix, où mon père le connut. Plus âgé que lui, il fut envoyé au feu en 1917-18, où il eut à connaître et sans doute à chanter ces couplets, on s'en doute rigoureusement interdits. Je rencontrai Vaillant-Couturier lors du Front Populaire, emmené par mon père à un meeting commun et contradictoire socialo-communiste consacré à la non-intervention en Espagne. C'était à Montesquieu-Volvestre, où Vaillant-Couturier, - passé rédacteur en chef du journal "L'Humanité" créé par Jaurès, martyr de la paix, après avoir élevé la voix au Congrès de Tours, en 1920, pour tirer au parti socialiste les conséquences de l'octobre russe -, venait souvent reposer une santé déficiente(8). J'eus l'honneur, au

(8) Au congrès de Tours, la majorité des participants, suivant la voie léniniste, vota l'abandon de la 2^e Internationale réformatrice, déconsidérée par sa soumission à la guerre, tandis que Léon Blum conservait un parti socialiste SFIO Section Française de l'Internationale Ouvrière, 2^e du nom).

côté de mon père, de lui serrer la main. Il mourut peu avant la déclaration de guerre. Sa veuve Marie-Claude, devait être déportée à Ravensbrück, témoigner au procès de Nuremberg, et devenir vice-présidente de l'Assemblée Nationale. Elle nous a quitté il y a peu. Ainsi l'Histoire contemporaine a-t-elle sa continuité. Il est illusoire de vouloir isoler un morceau de ce patchwork : c'est ce que j'ai voulu montrer dans ma façon de rédiger cet article, axé avant tout sur l'offensive désastreuse de 1917.

De même que dans un bon western arrive vers la fin pour délivrer les colons encerclés le 7^e de cavalerie, les Américains surgirent dans la guerre, aussitôt conduits au front, sans préparation, sans expérience du feu, en toute ingénuité. Un grand film américain, intitulé "La grande parade" raconte cette entrée en scène, ponctuée par le refrain "You are in Army now !" La désillusion fut à l'image des pertes encourues. Il paraît que les mitrailleurs allemands eux-mêmes se montrèrent écoeurés par le carnage qu'ils réalisèrent. Le général Pershing ramena ses troupes à l'arrière, où il les fit instruire par des Britanniques connaissant le métier. Les G.I. eurent en outre l'occasion de fréquenter des "demoiselles from Armentières" dont ils firent une chanson de marche.

Ils furent prêts pour contrer au printemps 1918 la grande offensive allemande dirigée par Ludendorff avec les troupes dégagées du front russe. C'est ce qu'on avait voulu éviter en prenant les devants. Cette attaque massive de la dernière chance faillit réussir, le front ayant été percé au niveau de Château Thierry, où les Américains, nouveaux taxis de la Marne, stoppèrent la ruée ennemie. Mais avant ce résultat, les pertes alliées avaient été sévères : par exemple, on retiendra que deux sections de tirailleurs sénégalais du 68^e bataillon, encerclés au cours d'une résistance méritoire menée à l'arme blanche, furent complètement anéantis (1^{er} juin 1918). (cf. Bibliographie)

Les stratèges en chambre accusent Ludendorff de pusillanimité pour n'avoir pas poursuivi l'attaque qui l'aurait amené jusqu'à Paris. Il est probable que l'arrière allemand était exsangue et la logistique insuffisante pour conforter une avancée victorieuse trop rapidement engagée.

* Tirant la leçon de leur offensive repoussée, dernière chance évanouie de gagner la guerre, Hindenbourg et Ludendorff conclurent à une demande d'armistice, pour éviter de subir une débâcle complète de l'armée et l'invasion de l'Allemagne, jusqu'ici tenue à l'abri des combats et destructions dont les Allemands avaient en France l'image sous les yeux. Il restait à faire porter au gouvernement la

responsabilité de la défaite, et de faire vivre le mythe d'une armée invaincue trahie par les politiciens à l'arrière. C'est la tactique bien connue de tous les militaires, quels que soient les nations et les régimes.

Objectif atteint : Le Kaiser fut contraint à la démission et l'armistice conclu le 11 novembre 1918.

Ce fut ensuite le traité de Versailles, dénoncé par l'Allemagne comme "diktat" et que l'Amérique n'approuva pas. Et de fait il portait en germe la deuxième guerre mondiale.

Henri Robert CAZALE (*)

BLAGNACAIS (domiciliés à Blagnac) tués en 1917

22 janvier : Barthelemy Pages, 21 ans, célibataire, né à Toulouse, soldat de 2^e classe au 20^e régiment d'infanterie, décédé à l'hôpital Desgenettes à Lyon. Mort pour la France.

17 avril : Raymond Calmel, soldat à la 11^e compagnie du 11^e régiment d'infanterie, classe 1900, tué à l'ennemi par éclats multiples de grenade, au Bois du Chien, village de Moronvilliers (Marne). Enseveli au cimetière militaire du 11^e d'infanterie.

19 avril : Antonin Coué, soldat au 82^e d'artillerie lourde, 6^e batterie, né à Blagnac le 28 août 1886, époux de Jeanne Astre, décédé à l'hôpital complémentaire 57 à Toulouse. Mort pour la France.

5 mai : Louis Rabary, soldat au 329^e régiment d'infanterie, 14^e compagnie, célibataire, né à blagnac le 31 juillet 1896. Tué à Nanteuil-la-Fosse (Aisne) d'une balle dans la tête. Inhumé au cimetière militaire, point 120.

3 juillet : Paul Gaucerand, caporal à la 14^e section C.O.A. Né le 6 novembre 1883 à Cette (Hérault), époux de Jeanne Daubèze. Décédé à l'hôpital complémentaire 57 à Toulouse.

24 octobre : Jacques Lanta, soldat au 4^e régiment d'infanterie. Né le 7 décembre 1897 à Fombeaugard (Haute-Garonne), célibataire. Décédé à l'hôpital auxiliaire 105 à Saint Cloud (Seine et Oise).

28 décembre : Jean Marius Noël, cordonnier, soldat à la 1^{re} section des commis et

ouvriers de l'administration, célibataire, né à Toulouse le 21 juin 1889, décédé en son domicile, grande rue du village à Blagnac. Mort pour la France.

BIBLIOGRAPHIE

- Un légionnaire Guinéen, le lieutenant Moriba Doumbia (1892-1940) par le Colonel (E.R.) Rives. N° 142 de "La Cohorte", Mai 1997
- La chanson de Craonne, dans "La Révolution en chantant", Le Temps des Cerises éditeurs, 1926, à Pantin
- "Le Feu" d'Henri Barbusse, nombreuses éditions
- Histoire de l'Allemagne contemporaine, Tome premier 1917-1933 par Gilbert Badia, Editions sociales, 1964, Paris.

(*) Le père de l'auteur, cité dans l'article, instituteur, fut arrêté par la Gestapo le 19 février 1944, le même jour que Raymond Naves, déporté à Auschwitz, Buchenwald, Flossenbürg (où il rencontra Robert Desnos), fusillé par les SS le 19 avril 1945 à Marienberg. Nommé lieutenant, médaille de la Résistance, Légion d'honneur, à titre posthume, "Mort pour la France".

CHANSON DE CRAONNE

Auteur inconnu - Air de Bonsoir m'amour - 1918

*Quand au bout de huit jours le repos terminé
On va reprendre les tranchées
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile
Mais c'est bien fini on en a assez
Personne ne veut plus marcher
Et le coeur bien gros comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civelots
Même sans tambour, même sans trompette
On s'en va là-haut en baissant la tête.*

Refrain

*Adieu la vie, adieu l'amour
Adieu toutes les femmes
C'est bien fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau
Qu'on doit laisser sa peau*



*Car nous somme tous condamnés
Nous sommes les sacrifiés.*

*Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la relève
Que nous attendons sans trêve
Soudain dans la nuit et dans le silence
On voit quelqu'un qui s'avance
C'est un officier de chasseur à pied
Qui vient nous remplacer,
Doucement dans l'ombre sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes.*

Refrain

*C'est malheureux de voir sur les grands boulevards
Tous ces gros qui font la foire
Si pour eux la vie est rose
Pour nous, c'est pas la même chose,
Au lieu de s' cacher tous ces embusqués
Feraient mieux d' monter aux tranchées
Pour défendre leurs biens, car nous n'avons rien
Nous autres les pauvres purotins.
Tous les camarades sont étendus là
Pour défendr' les biens de ces messieurs là.*

Refrain final

*Ceux qu'on le pognon, ceux-là reviendront
Car c'est pour eux qu'on crève
Mais c'est fini car les trouffions
Vont tous se mettr' en grève
Ce sera votre tour messieurs les gros
De monter sur l' plateau
Car si vous voulez la guerre
Payez-la de votre peau.*

AU TEMPS DES POILUS : CORRESPONDANCE DE GUERRE

Ces quelques lettres, sauvées d'un grenier en démolition par Robert Caussat, ont été adressées à Bernard, Chrystome, Anne Durand, riche propriétaire de Blagnac né en 1852, ou à son épouse Marie Anne Bosc, par des parents, des amis ou par leur maître-valet.

A demi-mot, avec pudeur, elles évoquent la rude et éprouvante vie quotidienne : danger permanent, durée de la guerre, difficultés croissantes au front et à l'arrière, inquiétudes partagées par les soldats et leur famille.

Elles ne manquent certes pas d'intérêt, mais nous préférerions pour les prochains numéros de notre revue spécialement consacrée à Blagnac, qu'elles aient été écrites par des Blagnacais. Seul, Clément Delas fait partie de ceux-ci.

Aussi, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous "prêter" de telles lettres en votre possession. Photocopiées par nos soins, elles vous seront rendues immédiatement.

Pour que le souvenir de vos parents qui ont combattu dans cette terrible guerre et qui ont même donné leur vie, ne s'efface pas, nous avons vraiment besoin de vous. Nous vous remercions à l'avance de votre compréhension.

Les membres du comité de rédaction

Les lettres ne peuvent pas être longues car écrites "entre deux veilles" ou "dans un moment de tranquillité" ou parce que "le surcroît de besogne occasionné par les attaques allemandes et la suppression des autos par le remplacement des charrettes à traction animale font que nous disposons de bien peu de temps de liberté".

(Talarac, 14 février 1916)

Les détails font défaut : "... nous avons fait quatre jours de marche et nous nous sommes dirigés vers Verdun, mais je vous promets que ça se faisait sentir".

(Pierre Tonnelé, 16 février 1915)

En mai, il écrit "ma santé est merveilleuse" mais comment le croire quand il ajoute : "voilà ce qui me dérange le plus de voir un temps si beau et être



CORRESPONDANCE MILITAIRE

Adresse:

NOM ET ADRESSE DE L'EXPÉDITEUR
 Delas Clément
 Maître-valet

814^e Régiment Inf.
 Bataillon
 Escadron
 C.M.R. Compagnie
 Batterie
 Section 149
 État-Major
 Quartier général
 Service

M^{me} Bernard Durand
 Quartier de la Croix-Blanche
 à Blagnac
 près Toulouse
 (Hte-Garonne)

~~Section postal~~

~~Département~~

Pour la destination, consulter l'affiche apposée dans les Bureaux de poste et dans les Mairies.

Cette Carte pour être remise immédiatement ne doit porter que des nouvelles personnelles.

C. & F., PARIS

enfermé dans ces misérables tranchées et même au risque d'être mort tous les jours et ne pas savoir le temps qu'il faudra y rester".

30 Décembre 1915

Cher Monsieur Durand

voilà bientôt deux mois que j'étais à Blagnac au milieu de ma famille et des amis; jours qui ont été vite passés. J'ai repris la même vie monotone car l'hiver ici bat son plein et qui se fait sentir avec quelques jours passés à la maison. Je n'ate pas sans les détails journaliers en a-casé étant en permission; et à mon arrivée je n'ai rien trouvé de changé, car tous les jours c'est la même chose, manger, boire, et dormir réparer les lignes et quand on est de service avoir l'affaire à l'oreille et voir aller toute la journée, attendre tous les jours les canons à tonner plus ou moins fort et c'est tout. L'année 1915 finissant sans la fin de la guerre et l'imbricatio de l'Europe entière espérée que 1916 ne se terminera pas sans que Dieu ait mis un terme à cette guerre (je ne sais quelle soit l'issue) ces meilleurs vœux de bonjour pour vous et toute votre famille et pour vous patience et jusqu'au bout. Mes meilleurs souvenirs et cordiales poignées de main Clément Delas

Un an plus tard, "à 25 kms de Reims" il avouera que sa "situation n'est guère brillante" mais aussitôt suivent ces mots : "mais qui est bien plus mauvaise

pour beaucoup d'autres". C'est que le combat vient de faire rage : "Je crois qu'avec les pertes que l'on subit nous serons bientôt à bout d'hommes (...) nous avons eu le régiment complètement démoli et une grande portion des autres (...) je vous promets que cela tonnait fort, c'était un véritable enfer..."

Une permission est la bienvenue, mais le retour n'est que plus dur : "Voilà bientôt deux mois que j'étais à Blagnac au milieu de ma famille et des amis, jours qui ont été vite passés. J'ai repris la même vie monotone car l'hiver bat son plein (...) A mon arrivée je n'ai rien trouvé de changé, car tous les jours c'est la même chose, manger boire et dormir, réparer les lignes, entendre les canons à tonner plus ou moins fort ..."

(Clément Delas, 30 décembre 1915)

Le temps beau, froid ou pluvieux préoccupe chacun : "Notre vie est toujours la même avec les mêmes horizons, le même ciel aussi plein de nuages et une pluie qui ne cesse que rarement de tomber..."

(Talarac, 14 février 1916)

La durée de cette guerre inquiète : "...Je viens vous faire mes meilleurs souhaits de bonne année à toute la famille espérant que la prochaine je pourrai vous la souhaiter en personne..."

(Pierre Tonnelé, 2 janvier 1916)

et le même le 22 mai 1916

"...L'autre jour vous m'avez parlé que la guerre finirai bientôt, mais je ne vois pas que ça en prenne bien la tournure parce que je vois qu'on commence à parler de la campagne d'hiver, mais je crois que si cela arrive nous y resterons tous parce qu'on commence à faire ceinture..."

Clément Delas, le 30 décembre 1915



Un moment de tranquillité dans une tranchée.

espère malgré tout : "...L'année 1915 finissant voit les horreurs de la guerre et l'imbroglio de l'Europe entière. Espérons que 1916 ne se terminera pas sans que Dieu ait mis un terme à cette guerre, pour tant qu'elle soit d'usure..."

La pensée de ceux qui sont restés au pays et du travail qu'ils doivent accomplir est présente : "J'ai reçu une lettre de chez moi me disant que vous aviez eu la bonté d'assurer les récoltes, mais qu'à ce qu'il paraît les récoltes sont bien maigres..."

(Pierre Tonnelé, 11 mai 1915)

Dans le même esprit, il écrit le 29 octobre 1916 : "Chez moi dans leur dernière lettre, ils me disaient qu'ils avaient semé 9 ou 10 hectares d'avoine, mais maintenant je ne sais pas où ils en sont..."

La lettre d'une cousine de Madame Durand se passe de commentaires et les fautes d'orthographe ont bien peu d'importance : "...mon neveu est mobilisé lui qui avait été réformé, on prend tous ce qu'on peu et encore si on voyé une fin à cette terrible guerre, mais rien ne fait prévoir la fin, aussi tout le monde

Cette carte doit être remise au vaguemestre. Elle ne doit porter aucune indication du lieu d'envoi ni aucun renseignement sur les opérations militaires passées ou futures.
Si en était autrement, elle ne serait pas transmise.

14 février 1916 PARTIE RÉSERVÉE À LA CORRESPONDANCE.

Mon cher Monsieur

Je vous prie de m'excuser du long silence que je viens d'observer. Le durcissement de la situation occide amie par les dernières attaques alléluantes et la suppression des ambés par le remplacement des chevants à traction animale, font que nous disposons de très peu de temps de liberté. Notre vie et cependant toujours la même, sur les mêmes horizons, le même ciel ambé plein de nuages et sans une plume qui ne vienne que rarement. Au moment où je vous écris une formidable tempête s'abat sur la région de tel point que nous sommes à nous demander si la machine qui nous sert de toit va continuer de supporter victorieusement les attaques du vent. Malgré cela, nous sommes respectueusement votre Gabriel

Monsieur

Je réponds à votre aimable lettre que j'ai reçue avec grand plaisir, surtout en me disant que nous touchions à la fin, mais malheureusement que vos souhaits ne seront peut-être ^{pas} réels. Mais il faut espérer quand même que ça ne continuera pas, parce que je crois qu'avec les pertes qu'on subit nous serons bientôt à court d'hommes. Je n'ai pas fait l'extrême ^{jour} pour dire ce que c'est triste; mais avons eu le régiment complètement

Écriture de Pierre Tonnelé

et dans la désolation joint à cela une très mauvaise récolte, une grande sécheresse, la vigne semble brullé, poin de fruits, tous les arbres malade, on dirait qu'on s'approche de la fin des temps, ou il et dit dans le Saint Evangile que la désolation serai si grande qu'il ana ut jamais de semblable et qu'il n'y en aurai jamais plus, enfin lessons sela à la divine providence et parlons de cequi nous occupe, en se moment mon frère a son fils qui est au front depuis quelque tan, il a voulu sangager, car il n'a pas encore dix huit ans, sait un grand souci pour mon frère, à set âge on est encore des enfant. Marsellin lui aussi et sur le front du côté des Flandre, il et venu nous voir qu'atre jours de permission, qui nous a bien fait plaisir, ensuite, il et reparti, pour allair du côté d'Aras, il et dans l'arrière il ne se bat pas pour le moman, il et toujours interprète avec les Anglais, et comme interprète il n'ais pas très espossé. Marius est mobilisé du côté de Toulon, il et gardien dans un établissemen d'aliénés et il nous di qui a beaucoup de pauvre solda qui on tourné la tête, que sela et bien triste surtout quand leur pauvre

femme viene les voir avec leur enfants que sela lui arache des larmes (...) il me tarde chère cousine d'avoir un peu de vous tous des nouvelles de votre santé et aussi ci vous estte pas trop affligé de cette maudite guerre..." (3 septembre 1915)

Une amie d'Orléans écrit le 29 décembre 1916 : "Cette malheureuse guerre dure toujours ! On espérait que 1916 nous apporterait la paix. Malgré bien des déceptions déjà, on garde le même espoir pour 1917. Qu'en sera-t-il ? Il faudra pourtant bien en finir !... A Toulouse, comme ici, comme partout, la vie devient bien difficile et bien des choses se font rares. C'est toute une histoire pour avoir du sucre, du pétrole, du combustible. Je me suis réfugiée dans le salon, qui avec un cabinet, compose mon appartement actuel et j'ai loué le reste de mon logis. Bien des personnes agissent de même..."



Le camp où Clément Delas a été prisonnier de guerre.

Il ne se bat pas pour la maison, il est toujours interprète avec les Anglais, et comme interprète il n'a pas très exposé, Marius est mobilisé, du côté de Toulon il est gardien dans un établissement d'aliénés, et il nous dit qu'il a vu de pauvre soldat qui on tourné la tête, que cela est bien triste surtout quand leur pauvre femme viene les voir avec leur enfants que sela lui arache des larmes

Delas Clément
 soldat au 3¹¹e Infanterie
 2^e Comp. 8^e Escouade
 Prisonnier de guerre
 à
 Ludwigsburg-Eglosheim
 Weismberg

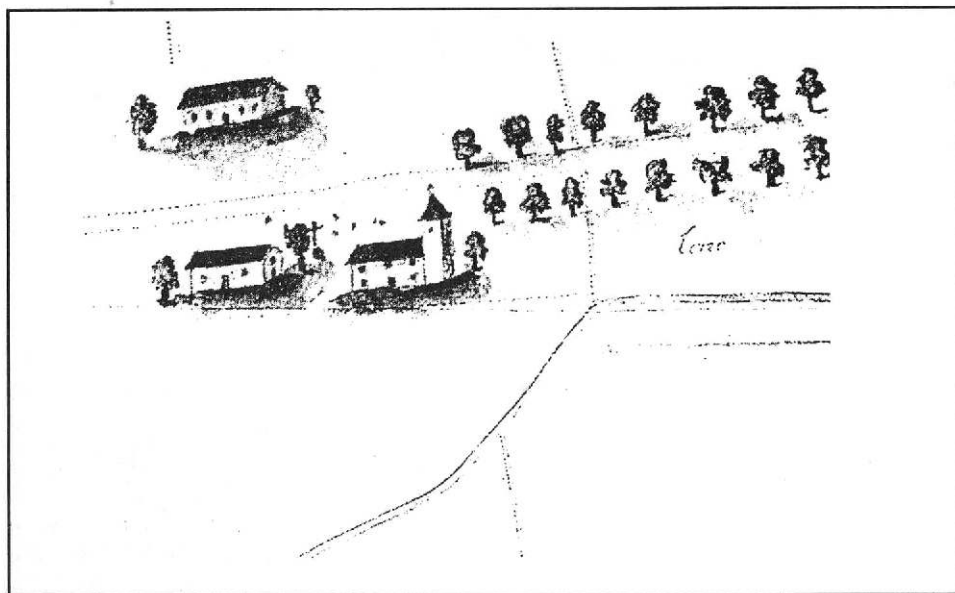
Kriegsgefangenen-Sendung. Geprüft.
 F. a. Curand
 a. Sagnac p. c. l'amb.
 4714 77 801

NOS RUES ET LEUR HISTOIRE (Suite)

Dans le numéro précédent de notre revue, nous vous avons conviés à une promenade dans les rues de Blagnac. Nous vous invitons à poursuivre cette flânerie dans l'espace et dans le temps...

LES LIEUX-DITS

De l'ancien domaine de LAYRAC évoqué au sujet du "chemin de Bélisaire" (voir revue numéro 13, page 31), il ne reste en souvenir que "l'allée de Layrac". "La rue du Bac" rappelle l'existence de celui-ci comme principal moyen de traverser la Garonne (voir revue numéro 10, pages 1, 2 et 3).



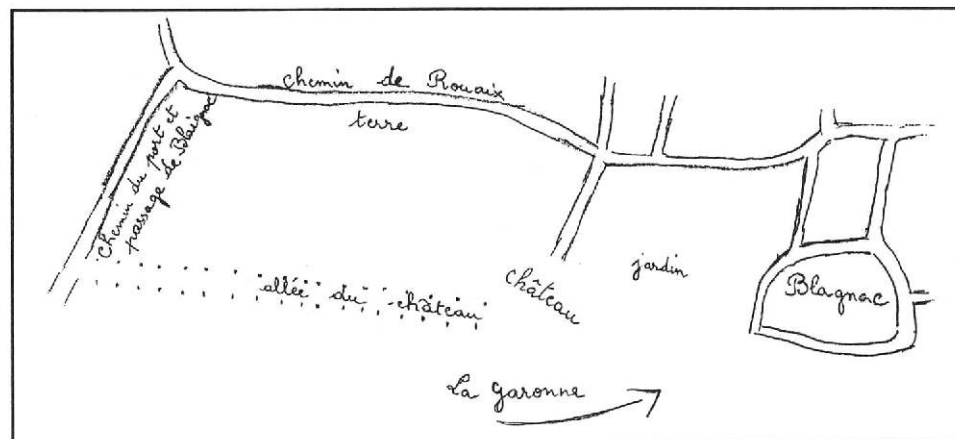
La métairie de Bordebasse au XVIII^e siècle. (A.M. Blagnac)

Le numéro 2 de notre revue a aussi apporté des explications sur différentes voies : pour la "rue du Vieux Château", page 15, la "rue des remparts" page 2, l'"allée du Canalet" page 17. Dans le numéro 13 page 30,

nous avons parlé du chemin passant devant la métairie de Bordebasse dont une partie aujourd'hui porte le nom de "rue de Bordebasse".

RUE DU 11 NOVEMBRE 1918

Nous pouvons classer cette rue dans cette catégorie car, cela va de soi, elle n'a pas toujours porté ce nom. Elle a même souvent changé d'appellation. Il faut imaginer le paysage sans l'avenue du Général Compans" appelée à son percement au siècle dernier "chemin de Toulouse à Blagnac" ou encore "avenue de Toulouse".

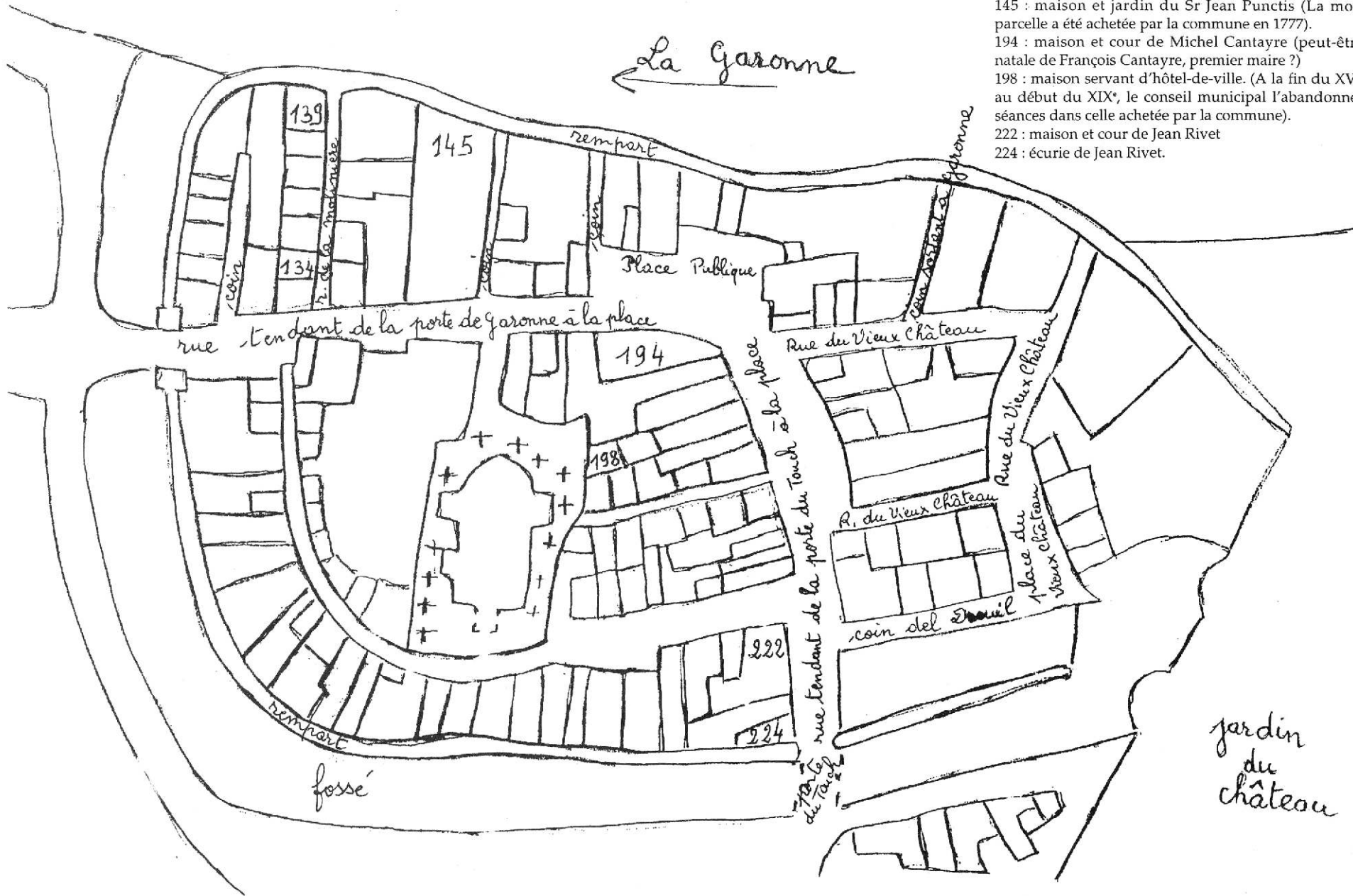


Le chemin de Rouaix au XVIII^e siècle (d'après les A.M. de Blagnac)

Aussi le chemin primitif partant du "port" (voir la revue numéro 10 page 1) constitue presque la seule voie d'accès (*) au village de "Blagnac". Entre ce chemin et la Garonne ce ne sont que des terrains cultivés ou non et même vers 1650, les murailles du château (voir notre revue numéro 2 page 15) sont bordées de champs.

(*) Il était possible, après avoir traversé le Touch de poursuivre la «route de Toulouse à Grenade» et de rejoindre Blagnac par divers chemins, par exemple celui de «Fonsorbes».

Le « bourg » de Blagnac vers 1740 (Archives Municipales de Blagnac)



- 134-139 : maisons d'Arnaud Guimbaud (5^e génération des ascendants du docteur F.H. Guimbaud)
- 145 : maison et jardin du Sr Jean Punctis (La moitié de cette parcelle a été achetée par la commune en 1777).
- 194 : maison et cour de Michel Cantayre (peut-être la maison natale de François Cantayre, premier maire ?)
- 198 : maison servant d'hôtel-de-ville. (A la fin du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e, le conseil municipal l'abandonne et tient ses séances dans celle achetée par la commune).
- 222 : maison et cour de Jean Rivet
- 224 : écurie de Jean Rivet.

plus lointains ancêtres Ferradou sont "marchands de fer" ou "pairoliers". Certains, d'ailleurs, le resteront même au XIX^e siècle. Dans les autres branches, ils sont notaires ou gros propriétaires. Ces familles comptent de nombreux ecclésiastiques. Lui devient avocat.

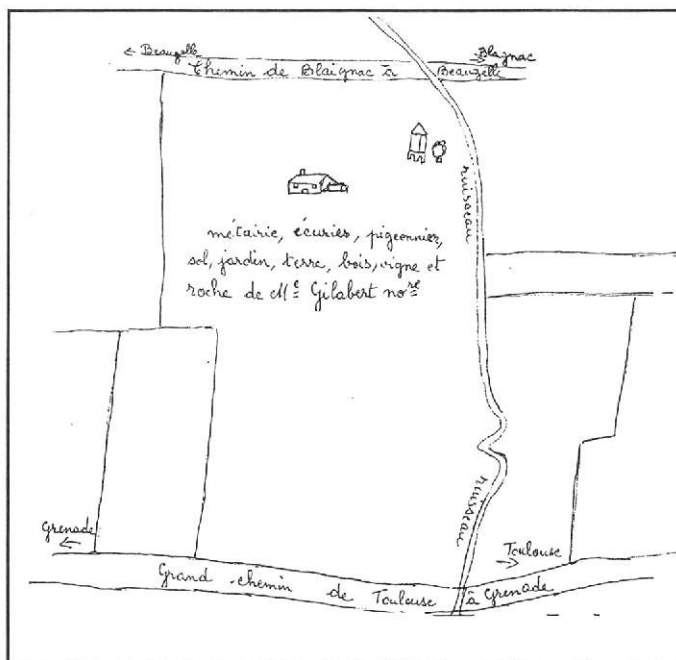
Dans notre ville, il hérite de sa mère Josephe, Françoise, Gilabert, fille du notaire royal Jean Vital, du domaine du Rieu. Il se rend propriétaire de nombreuses métairies comme "la Paille", "le Grand Noble", "Sauzas", "Couanais", "Raspide" sans oublier des terres à Beauzelle dont il a été maire durant quelques années sous l'Empire.

Entre 1850 et 1860, il fait construire un château au "Rieu" appelé aujourd'hui "du Ferradou".

Il a épousé le 22 juillet 1823 à Monferrand-Savès (Gers) Jeanne, Caroline Delieux, fille d'une autre famille bourgeoise, qui apporte en dot un domaine à Auradé et à Endoufielle près de l'Isle-Jourdain (Gers).

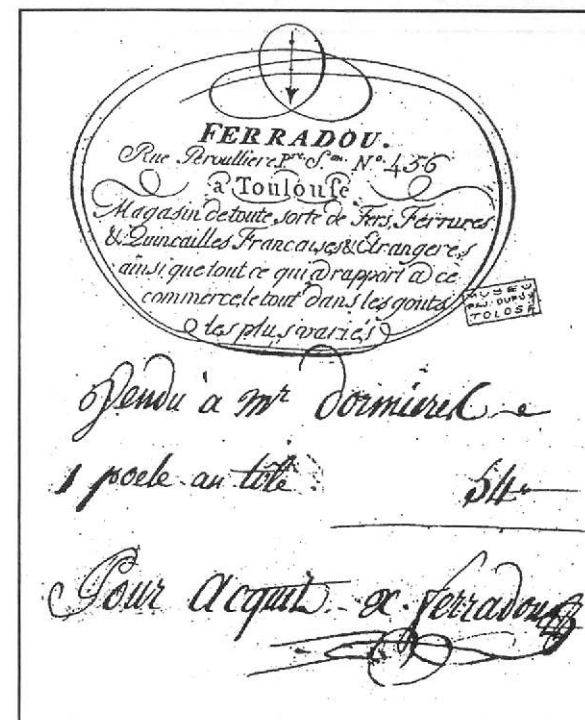
Il aura deux enfants : Marie, Victoire, Prospérine le 15 mai 1824 et André, Françoise, Joseph, Alexis le 16 janvier 1832.

Ces nombreux prénoms masculins ou féminins pour les garçons surtout, viennent des grands-parents. Le nouveau-né continue ainsi la lignée de ses

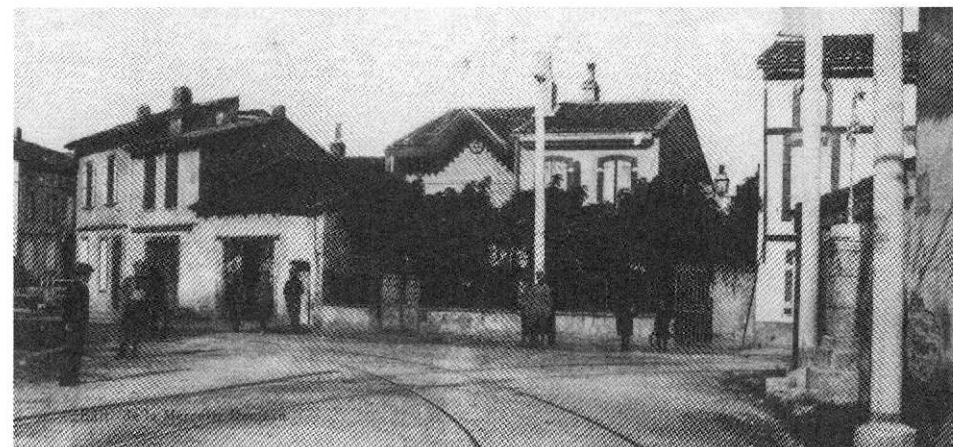


La métairie «al Riu» au XVIII^e siècle. (A.M. Blagnac)

ancêtres et ceux-ci semblent lui apporter leur protection. Jean-François, Marguerite, Prosper Ferradou porte le prénom de son grand-père paternel et celui de sa grand-mère maternelle : Marguerite Caubet Saint-Clair. Seul Prosper lui est propre et devient usuel. Son fils s'appelle André comme son grand-père maternel, Françoise et Joseph comme sa grand-mère paternelle : Josephe, Françoise Gilabert et enfin Alexis comme son grand-père paternel. Ce dernier prénom sera employé



La facture d'un «pairolier» au XIX^e siècle.



La rue Prosper Ferradou vers le village. (Coll. R. Espanol)

Préfecture
DE LA
HAUTE-GARONNE.

Toulouse, le 1^{er} avril 1871

2^e Division.

LOI MUNICIPALE.

MONSIEUR

J'ai l'honneur de vous informer qu'en exécution des dispositions de l'art. 1^{er} de la loi des 14-16 avril 1871 et des instructions insérées au n° 2389 du Recueil des Actes Administratifs, vous êtes appelé à exercer les fonctions de *Maire*, en remplacement de M. *Bezard* qui ne faisait pas partie du dernier conseil municipal élu et qui a été avisé de remettre le service entre vos mains.

Je vous prie d'accepter l'honorable mandat que la loi vous confère et de vouloir bien prêter votre concours à mon administration pour l'accomplissement des formalités à remplir en vue des prochaines élections municipales, et notamment de la révision des listes électorales, conformément aux instructions sus-énoncées.

Recevez, Monsieur,
ration très-distinguée.

Assurance de ma considé

P. le Préfet,
Le Secrétaire général délégué,



A. M. Blagnac
à Blagnac

Sa nomination du maire par le préfet. (A.M. Blagnac)

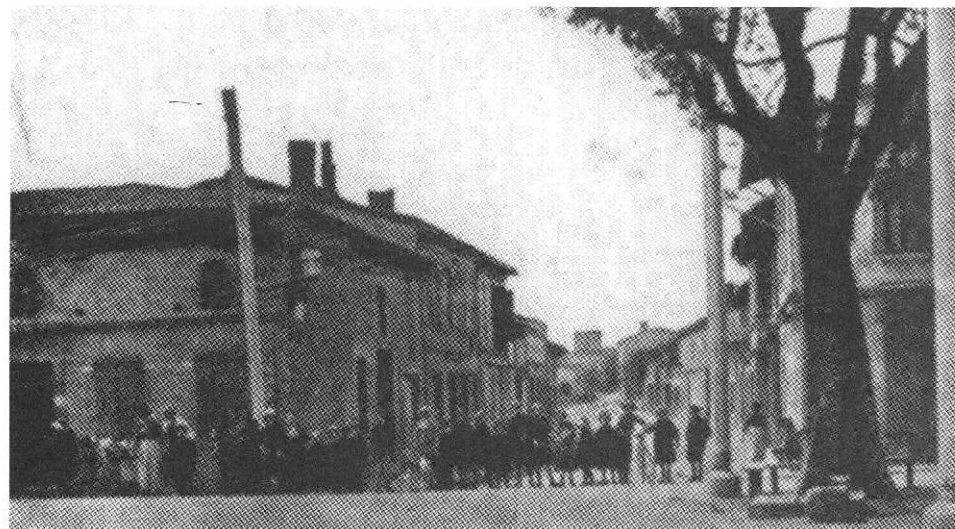
couramment. Lorsque la famille compte plusieurs garçons, les oncles et les tantes "jouent le rôle de protecteurs". Alexis Ferradou sera avocat comme son père.

Le château, les métairies blagnacaises, beauzelloises ou gersoises ainsi que les nombreux immeubles toulousains en sa possession n'empêchent nullement Prosper Ferradou d'habiter Toulouse toujours au numéro 11 de la rue Cujas, berceau de sa famille paternelle.

Il exerce son métier d'avocat tant que son âge le lui permet. De plus, il aura le privilège d'être substitut du Procureur Général près la cour de Toulouse. En 1856, dans l'acte de mariage de sa fille avec Bertrand, Saturnin Lagailarde, propriétaire à Beaupuy et à Montrabé, il est dit Chevalier de la Légion d'Honneur.

Il décède le 4 février 1879 et la lecture de son avis de décès donne une idée de sa riche et bourgeoise parenté.

Ses descendants vendront peu à peu les terres et métairies. Le domaine de Rieu exploité par un régisseur et des métayers reviendra à ses petites filles Jeanne et Caroline Ferradou qui resteront célibataires. Elles y viennent



La rue Prosper-Ferradou face à la place de la mairie (Coll. R Espanol)

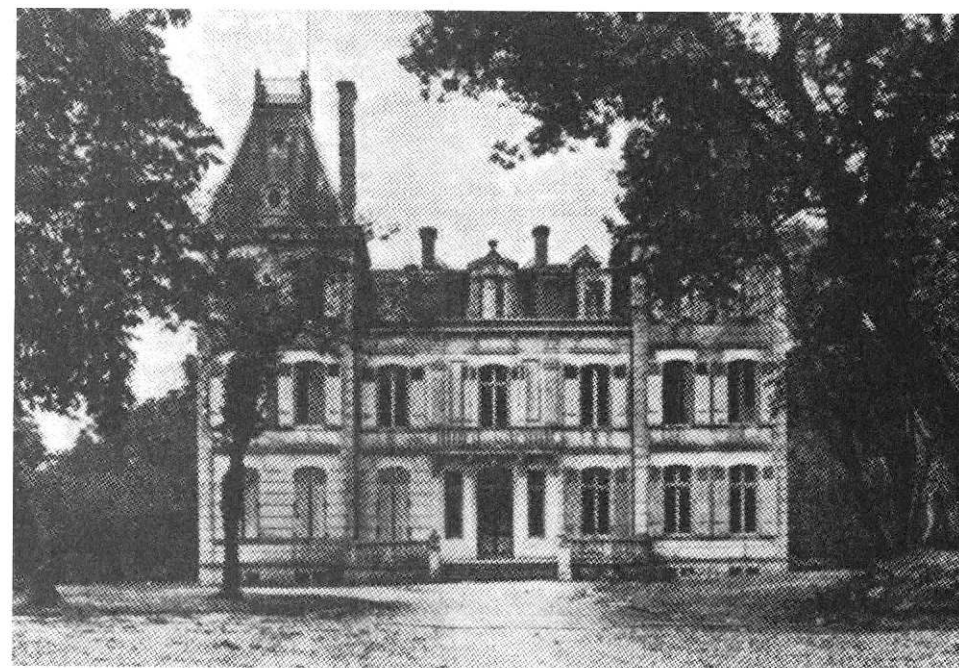


L'avis de décès (fonds J.L. Rocolle)

passer l'été et habitent à Toulouse rue Clémence Isaure où elles se font apporter fruits et légumes blagnacais.

Durant la dernière guerre, le "Château du Ferradou" sera réquisitionné par les Allemands, à la libération il servira de maison de convalescence pour des prisonniers et déportés. Enfin, presque huit ans après le décès des "demoiselles Ferradou", il est acheté en novembre 1960 par le supérieur de l'école chrétienne de Saint-Cizi à Rieux, attiré par l'annonce suivante : "un château avec grandes dépendances et parc, d'environ 10 hectares à vendre, à 8 km de Toulouse, conviendrait maison de repos, colonies ...".

De très importants travaux de réfection sont entrepris car ce château, abandonné depuis plusieurs années, entouré de friches, commence à tomber en ruines. Pourtant le 24 septembre 1961 l'école "Saint-Dominique" appelée aussi Saint-Cizi comme à Rieux, ouvre ses portes aux premiers élèves.



Le château du «Ferradou» (A.M. Blagnac)

D'école primaire, en collège et lycée cet établissement a pris le nom, l'aspect et la tournure que nous lui connaissons aujourd'hui.

La rue "Prosper Ferradou" n'honore en rien le souvenir de cette richissime famille mais rend hommage à un conseiller municipal et surtout à un maire zélé et dévoué.

RUE LAVIGNE

Un oratoire dédié à la Vierge a longtemps donné son nom à cette rue, devenue "rue de la mairie" après la construction de celle-ci à l'emplacement actuel (voir notre revue numéro 12 page 15 et suivantes). Cette voie a pris la dénomination de "Lavigne", non seulement à cause de Bertrand Lavigne, maire de Blagnac et auteur d'un livre sur "l'Histoire" de notre commune, paru en 1875 et qui nous sert souvent de référence ou de point de départ pour nos articles, mais aussi en souvenir des actions bienfaitrices pour notre commune de cette famille.

Pierre Lavigne, forgeron, arrive en 1763 à Blagnac, venant sûrement de la paroisse de Saint-Nicolas de Toulouse. Il s'installe "rue de l'Oratoire" et va posséder le long de cette rue et de celle des "Ormes" (aujourd'hui rue Prosper Ferradou) des terres et des maisons. Un an et demi après, le 18 septembre 1764, il fonde une famille en épousant Marie-Françoise Ferrette fille d'un forgeron blagnacais .

Très vite, il doit s'intéresser à la vie de son village d'adoption puisqu'il est nommé maire en 1800. Son fils Arnaud le sera en 1821 et son petit-fils, Bertrand d'abord adjoint de 1846 à 1848, administrera Blagnac de 1848 à 1851.

Bertrand Lavigne, fils de Bertrand et de Anne Desclaux est né le 4 mai 1814. Il fait des études et devient vétérinaire. Il restera célibataire.

En tant que maire de Blagnac, il fonde une bibliothèque populaire en 1848. Mais, à cause de ses idées, ce farouche défenseur de la démocratie et de la république est révoqué de ses fonctions en 1851.

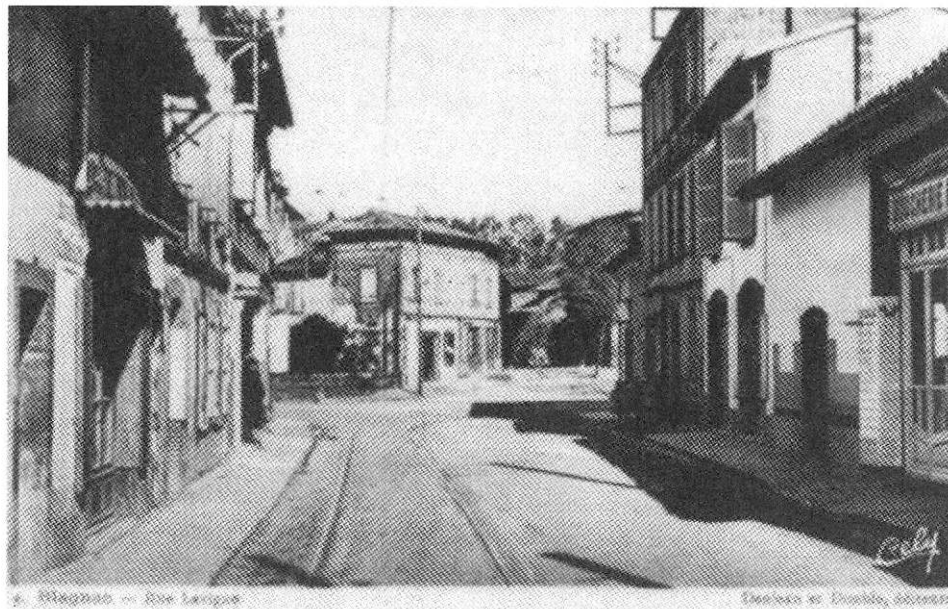
Il n'abandonne pas pour autant la politique et son combat pour ses idéaux.

Après la disparition de l'Empire en 1871, il est nommé sous-préfet de Saint-Gaudens et de Villefranche.

Conseiller municipal de Toulouse et adjoint délégué à l'instruction publique de 1881 à 1884, il est réélu en 1889.

Très autoritaire, voulant tout diriger, selon la presse de l'époque, "il s'attire des inimitiés" même parmi ses amis républicains ou libres-penseurs. Ces détracteurs vont jusqu'à dire qu'il a pu écrire ses livres : "Histoire de Blagnac" et en 1887 "L'insurrection royaliste de l'an VII en Haute-Garonne" grâce "aux loisirs" que "lui ont fait les électeurs".

Dans son testament olographe, en date du 5 mai 1884, déposé chez Maître Latou, notaire à Toulouse, il lègue "les livres et manuscrits que l'on trouvera dans le tiroir de mon armoire pour l'école laïque de garçons" et il ajoute que "si l'école n'est pas laïque" les livres ne doivent pas lui être donnés. L'école est bien laïque, mais "la classe n'étant pas assez vaste", par



Rue Lavigne (coll. R. Espanol)

décision du conseil municipal en août 1891, "la bibliothèque sera dans la pièce formant l'ancien secrétariat et annexée à l'école des garçons".

Durant son mandat de maire, Bertrand Lavigne habite avec sa mère rue de l'Oratoire. Ensuite, il demeure 5 boulevard d'Arcole où il meurt le 19 mai 1890 des suites d'une chute d'omnibus.



Rue Lavigne en 1956 : les trottoirs en galets de Garonne subsistent encore en partie. (coll. L. Samazan)

Apprenant ce décès, nos conseillers municipaux mettent l'accent sur "son dévouement à défendre les intérêts de la commune". Le maire Félix Debax, assiste à ses obsèques qui ont lieu le mardi 20 mai à trois heures de l'après-midi et prononce un discours au nom de la commune de Blagnac.

Le cortège de "ses superbes funérailles" avec "en tête les élèves des écoles laïques, filles et garçons" rassemble "au moins 5 000 personnes" et "une foule respectueuse" est massée "tout le long du parcours".

C'est en juin de la même année que Maître Latou informe la commune des termes de son testament.

Nous avons vu comment son frère Jean Lavigne cadet vend à un prix "raisonnable" sa maison et son jardin pour la construction de la "Mairie-Ecole". Il a rendu là un grand service aux élus bien embarrassés et à tous les Blagnacais (voir notre revue numéro 12 page 15).

Un de ses neveux, Jean Lavigne devenu pharmacien à Paris et décédé le 18 mars 1903 donne par testament au bureau de bienfaisance blagnacais "les pièces de terre" qu'il possède à Blagnac.

La famille "Lavigne" a donc joué un rôle important dans notre cité et, selon le désir du conseil municipal, la rue où résidaient ses membres porte ce nom.

PLACE ET BOULEVARD JEAN RIVET

Signature de J. Rivet

Jean Rivet, maire de Blagnac de 1900 à 1909, est né dans notre commune le 14 février 1845. Il descend d'une longue lignée de cordonniers. Le premier des Rivet, Jean (prénom très courant dans cette famille comme dans beaucoup d'autres), cordonnier, et son épouse

Anne Spinadel, venant peut-être de Grenade, s'installent à Blagnac aux environs de 1710 avec leur fils Antoine âgé de six ans. Ils auront un autre garçon : Jean, né le 28 août 1716 et deux filles : Antoinette née en 1718 et Elisabeth en 1722 morte deux ans après. D'après la date de leur décès, leur naissance se situe vers 1665 pour Jean et 1685 pour Anne.

Antoine, marié en 1726 à Vidale Pech, habite rue Saint-Exupère et Jean, ancêtre direct du maire de Blagnac, a deux maisons dans "le bourg", c'est à dire dans la rue principale du village (appelée naturellement de nos jours "rue du Vieux Blagnac") où nous retrouvons ses descendants au XIX^e siècle et même au début du XX^e. Il épouse, en 1736, Elisabeth Tregan de Colomiers.

Les deux frères possèdent en tout un peu plus de deux hectares de terre labourable ou de vigne (nous avons parlé d'Antoine à propos du chemin de Bélisaire et du chemin des Nauzes page 33 de notre revue numéro 13). Par le jeu des mariages, des alliances se sont créées entre les Rivet et pratiquement toutes les anciennes familles blagnacaises : Miquel, Bézard, Rocolle, Pressac, Guimbaud...

Jacques Rivet, père de Jean (futur maire), rompt avec la tradition familiale en exerçant le métier de boulanger comme son frère Pascal tandis que son

autre frère Jean est meunier. Jacques, né à Blagnac le 21 janvier 1805, épouse en 1836 Louise, Dominique Delprat, couturière, fille d'un menuisier de Toulouse.

Tout naturellement, Jean apprend le même métier que son père, travaille avec lui et lui succède à son décès en décembre 1879. Le 18 septembre 1872, il épouse Jeanne Marie, dite Janneton, Josseran, née à Odars (Haute-Garonne) le 13 mai 1849, et domiciliée à Lalande à l'époque de son mariage.

Jean et Janneton auront trois filles : Marguerite, Louise en juin 1873, Anne en octobre 1876 et Jeanne le 11 octobre 1877 décédée un mois et demie après. L'aînée se marie à Blagnac en 1895 avec Bernard Dufour tandis que la seconde convolera à Toulouse et y résidera.

Un petit-fils, Jean Guillaume Dufour, à peine âgé de 20 ans donnera sa vie pour la France en 1916 à Vaux (Marne). Mais son grand-père ne pourra avoir ni chagrin ni fierté car il est décédé brutalement à Toulouse le 30 avril 1909.



La place Jean Rivet appelée alors «place du Puits» (coll. R. Espanol)

Jean Rivet s'intéresse à la vie municipale, il est élu conseiller en 1881, adjoint de Félix Debax en 1885 et enfin maire en 1900. Réélu en 1904 et en 1908, il ne termine pas son troisième mandat.

A l'ouverture de la séance du 9 mai 1909, M. Garric "prend la parole et évoque, en quelques mots émus, la carrière si bien remplie du citoyen juste et bon que nous pleurons tous, de M. Rivet, maire de Blagnac... On gardera longtemps dans notre cité le souvenir de cet administrateur intègre et vigilant qui sous sa bonhomie souriante et modeste cachait une finesse d'esprit et une bonté que nous avons pu ici, au sein de cette assemblée, apprécier mieux que personne. M. Rivet fut à tous les points de vue un maire impeccable, digne de servir de modèle à tous ceux qui ont la mission périlleuse et parfois redoutable de veiller aux intérêts aujourd'hui si nombreux et complexes qui se rattachent à l'administration d'une commune... M. Rivet fut toujours sur la brèche, prêt à tous les dévouements. Son instruction étendue et les qualités natives de son esprit lui permettaient d'assimiler sans effort les questions les plus ardues pour les résoudre ensuite dans un esprit de justice qui lui méritait l'approbation.



Le boulevard Jean Rivet (coll. personnelle)

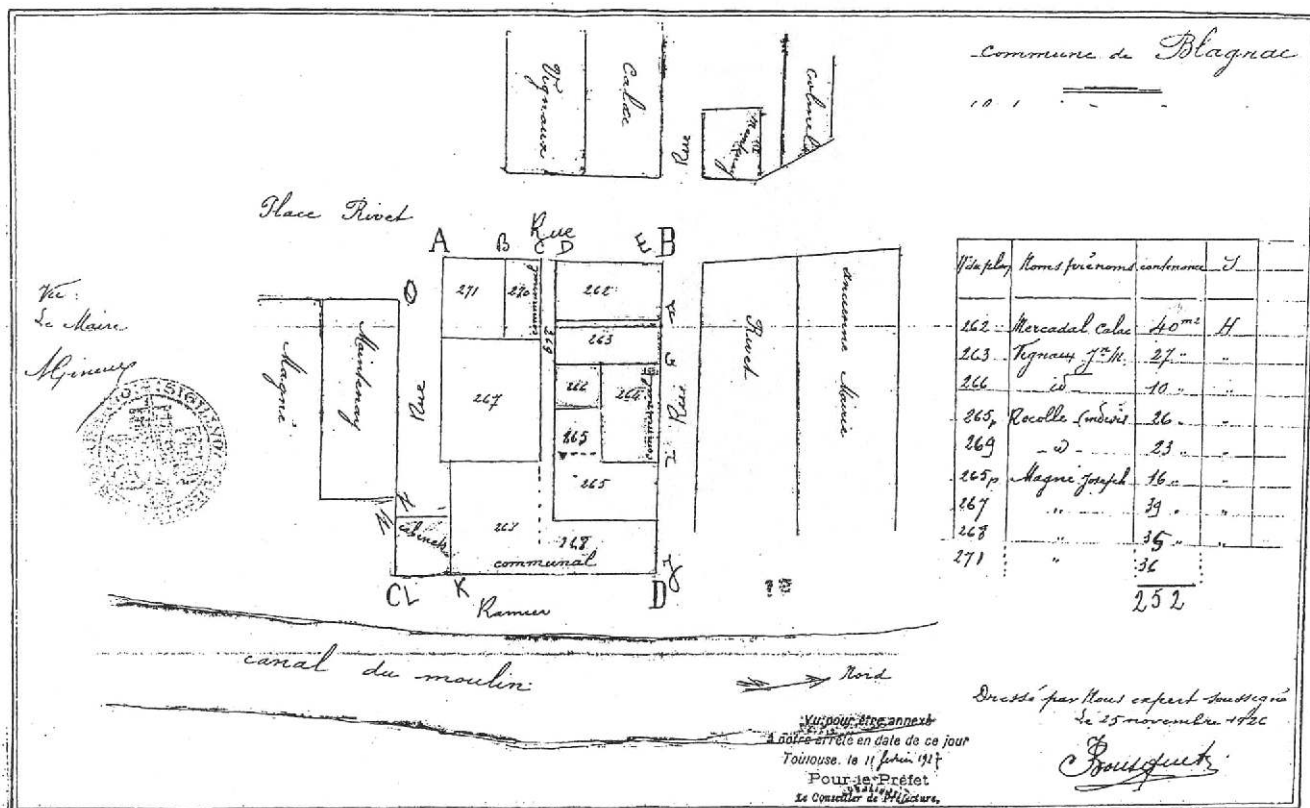
Puissions nous nous inspirer toujours des hauts exemples qu'il nous a laissés".

Ce portrait montre que M. Jean Rivet était un homme instruit, attachant, dévoué à la commune et à tous ses habitants qui apparemment l'estimaient beaucoup.

Il n'est donc pas étonnant qu'un boulevard et une place portent son nom. La place située derrière l'église étant trop petite et peu en vue, les élus blagnacais ont pensé que le souvenir de ce maire "si vertueux" devait être mieux mis en valeur : cet ancien boulevard du Centre, large, ombragé, très passant convenait parfaitement.

N° 13 L'an mil ~~trois~~ cent quatre-vingt ~~trois~~ et le deux du mois de ~~Mai~~ Je soussigné ~~carré~~ de cette paroisse, déclare que ~~que~~ Rivet Jean muni d'ont subi le sacrement d' et d' a rendu son âme à Dieu dans la communion de l'Église, le 30 ~~Mars~~ et que son corps a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse avec les cérémonies et les prières prescrites.

J. G. G. G.



Plan de l'aménagement de la place Jean Rivet (A.M. Blagnac)

Archives du presbytère de Blagnac.

En 1920, le conseil municipal décide d'appeler toute la "place du Puits" (autrefois "place d'Armes") "place Jean Rivet" mais "la place des Passementiers"(*) en occupera une partie.

Fort heureusement, la "place Jean Rivet" a été agrandie en 1927. Le 9 décembre 1926, le maire, M. Ginestet et les conseillers municipaux se proposent d'acquérir quelques parcelles de terrains d'une contenance totale de 252 mètres carrés. (voir ci-contre). Ceux-ci "délaissés par les propriétaires (...) sont un centre d'infection par les dépôts d'ordures de toutes sortes (...) d'autre part ce quartier du Vieux Blagnac est privé d'air et de soleil" ainsi l'agrandissement de la place Jean Rivet déjà existante lui "donnera plus d'aisance et de confort par l'aménagement en place publique des parcelles ou sols de maisons devenus vacants après la démolition de plusieurs immeubles menaçants ruine..."

(*) Nous avons évoqué ce métier dans notre revue n° 2 p. 11 et nous en reparlerons dans un prochain article.

L'indemnisation est fixée par l'expert Jean Bousquet à 10 francs le mètre carré. Quatre membres de la famille Rocolle : Louis, maçon ; Jean, employé aux Ferronneries du Midi ; Bertrande épouse de Jean-Baptiste Saint-Germier et Jean, coiffeur possèdent en indivision deux parcelles de 23 et 26 mètres carrés ; Marguerite Mercadal épouse de Guillaume Calac et les maçons Jean-Marie Vignaux et Joseph Magné sont les autres propriétaires. Même agrandie, la place reste de dimensions modestes. Pleine de charme, elle est sûrement moins connue que le boulevard, mais elle fait l'objet de l'attention de nos élus et des Blagnacais, (voir "Forum" d'avril 1997, p. 31).

PLACE JEAN-LOUIS PUIG

Le 6 février 1965, deux jours à peine après le décès brutal du maire Jean-Louis Puig, son adjoint, M. Amiel, lui rend hommage devant tout le conseil municipal et émet "le voeu qu'une artère de Blagnac porte son nom". Unaniment, le choix se fixe sur "la place de la Mairie" centrale et très fréquentée par les Blagnacais.

Elle sera officiellement inaugurée un an jour pour jour après la disparition de ce maire très estimé par la population et aménagée telle que nous la

connaissons aujourd'hui en 1977 (voir notre revue numéro 12 p. 20 et 21).

Jean Raymond Louis Puig est né le 25 mars 1910 à Montauban. La première guerre mondiale en fait un Pupille de la Nation, car son



Première plaque (coll. G. Ricard)

père, Jacques, Joseph, Grégoire qu'il n'a pratiquement pas connu, parti, comme tant d'autres en 1914, est mort pour la France en 1916 aux combats de Verdun.



J-L. Puig décoré pour son action dans la Résistance (coll. G. Ricard)

Son oncle Gaston Puig et son épouse Jeanne s'occupent de lui. Enfant et adolescent, il les suivra sur les marchés pour vendre des oeufs et des volailles. Après des études dans la ville de sa naissance, il se marie jeune avec Denise Prax. Le couple arrive à Blagnac vers 1935. Avec son beau-père, Maurice, Jean Louis monte une entreprise de dragage qui dépose son bilan en 1938. Il travaille alors comme ajusteur aux usines d'aviation Dewoitine. Après la guerre où ses idées républicaines l'amènent dans la Résistance, il devient agent d'affaire avec M. Raymondis dans les terrains et l'immobilier. A 35 ans, il se retrouve veuf avec trois enfants : Huguette, Jacques et Robert.

Avant de se dévouer comme maire pour les Blagnacais, il s'est donné sans compter à la France pour qu'elle redevienne "libre" et s'engage à fond dans la Résistance. Comme ses semblables, il oeuvre le plus clandestinement possible. Après le débarquement du 6 juin 1944, il rejoint le maquis de Saint-Lys alors en formation. Le 12 juin, grâce à sa présence d'esprit, le train de Toulouse à Boulogne, bourré de résistants, ne s'arrête pas en gare de Saint-Lys tandis que les organisateurs de ce maquis sont massacrés par les Allemands à Gagen. Jean Dufau et André Costes réussissent à s'enfuir avec lui à bicyclette.

Le 19 août, Jean Louis Puig prend part à la libération de Toulouse. Le lendemain, au titre de chef blagnacais de la Résistance, il prend possession de la mairie, accompagné de M. M. Costes et Rabary et sera le président du Comité de Libération composé d'une vingtaine de membres (voir notre revue numéro 9 page 37).

Son engagement dans la Résistance l'a rapproché du Corps-Franc-Pommies et selon son désir, le 27 octobre 1963, la place portant le nom de cette formation est inaugurée, (nous en reparlerons dans un prochain article).

Dans un discours, prononcé semble-t-il au retour des prisonniers, il retrace brièvement l'historique de la Résistance et laisse apparaître ses sentiments républicains et patriotiques. Il évoque les balbutiements de la Résistance

fin 1940 et début 1941 et ses véritables débuts en 1942 où "nous trouvons déjà constitués des mouvements de Résistance (...) Combat, Franc-Tireur, Libération, Front national..." Après l'invasion de la zone sud, naissent les premiers maquis composés "d'étudiants, d'ouvriers, de paysans. ce sont eux qui sauvèrent l'honneur de notre peuple (...) Le mérite et la clairvoyance de la Résistance française est d'avoir su fondre en une seule armée ses forces disparates, ces maquisards, ces F.T.P. si divers par leurs origines qu'unissaient une même ferveur patriotique..." Avant l'arrivée des armées alliées "s'il n'y avait pas eu d'insurrection nationale, si les Allemands n'avaient pas été assaillis de tous côtés par la Résistance, nul doute qu'ils eussent tenté de faire front en France et tout notre pays aurait été ravagé. A Toulouse même, l'action de la Résistance sous le commandement du colonel Ravelin a permis d'épargner à notre ville le sort que tant d'autres ont connu..." Il insiste sur le fait que "tout ce qu'a



Inauguration de la deuxième plaque
(photo «La Dépêche du Midi» du mercredi 21 septembre 1994)

accompli la Résistance, elle l'a réussi grâce à son unité..." et demande à tous de s'inspirer "de l'esprit du maquis" pétri de tolérance afin que "l'idéal de la Résistance se transforme en idéal de la renaissance pour le plus grand bien de la démocratie et de la France..."

Le même esprit de don de soi l'habite dans l'exercice de ses fonctions de maire. Son dévouement se met entièrement au service des Blagnacais.

Il sait entreprendre d'importantes réalisations dans ce Blagnac au tout début de sa mutation de village en ville. De 1945 à 1965 "la population est passée de 2 800 habitants à 7 600" dit M. Amiel, le 6 février 1965, en faisant l'éloge de l'action du maire.

Le dimanche 4 février, durant tout l'après-midi, les Blagnacais expriment leur reconnaissance en venant se recueillir devant sa dépouille déposée dans la salle du conseil municipal. La cérémonie des obsèques officielles, le lundi matin à 9 heures, est suivie avec ferveur par une foule qui ne peut cacher son chagrin.

C'est au grand résistant tout autant qu'au maire sans cesse réélu que rend hommage tout une population en donnant le nom de "Jean-Louis Puig" à une place.

En 1994, pour le cinquantenaire de la Libération, une nouvelle plaque a été dévoilée sur cette même place et M. Rabary a évoqué dans un émouvant discours l'action de son ami "Loulou" dans la Résistance et à la mairie.

PLACE DE L'ABBE AMOUROUX

Les Blagnacais, bouleversés par la tragique disparition accidentelle, le 19 septembre 1937, de leur curé Jean Amouroux, lui ont dédié une place. Celle-ci plutôt rue que place, appelée autrefois "de la Fontcouverte" ou "du Presbytère" se situe près de ce bâtiment, à l'extrémité de la "côte de

l'Abbé Cazeneuve" (voir notre revue numéro 13 page 31).

Jean Amouroux est né à Saint Léon (Haute-Garonne) le 3 mai 1876. Ordonné prêtre en 1900, il a

été successivement vicaire de Saint Sylve puis de Saint Nicolas à Toulouse en 1901, curé d'Ox en 1907, du Plan en Haute-Garonne en 1911, en 1923 pro-curé de Blagnac dont il devient le curé au décès de l'Abbé Massot en 1928.

Après la mort de sa mère Germaine Gisquet, son père, Jean Amouroux vient habiter Blagnac, y "rend son âme à Dieu" le 8 août 1937 à l'âge de 90 ans et est inhumé à Saint Léon. A cette occasion, les Blagnacais partagent la peine de leur prêtre.

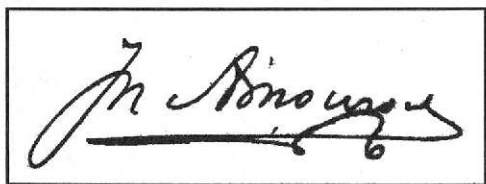
Le dimanche 19 septembre 1937, un pèlerinage organisé par Jean Amouroux emmène dans trois cars les paroissiens à Sainte Germaine de Pibrac dès les premières heures de la matinée. La journée se déroule dans la joie, mais le malheur guette les pèlerins au retour : vers 17 heures 15, au pont du Touch, route de Grenade se produit un terrible accident.

Les trois cars se suivent et dans le dernier qui contient à lui seul trente-huit voyageurs, l'Abbé Amouroux est assis près du chauffeur.

Juste après le pont du Touch, à l'endroit où la "route offre une certaine déclivité et est de plus, bien trop étroite", le chauffeur veut éviter une camionnette surgie à l'improviste. Le car alors "heurte un platane, s'enfonce ensuite dans le mur de la propriété de M. le professeur Garipuy, qui longe la route, et se renverse finalement sur la voie en contrebas du chemin de fer du Sud-Ouest, obstruant la voie et nécessitant le transbordement".

Les secours s'organisent aussitôt. Les occupants du car "tous contusionnés" peuvent pour la plupart regagner leur domicile après avoir reçu des soins. Mais "Melle Augustine Delas, Mme Antoinette Bonnefille épouse Daydé, Mmes Marie Rabary et Eugénie Ruffié, Melle Antoinette Salles" sont toutes les cinq admises à l'Hôtel-Dieu. Les quatre premières ont des blessures à la tête et la dernière une fracture de la jambe. Rien de bien méchant en somme. Par contre "avec quelle émotion est retiré, déchiqueté le corps de l'organisateur de cette sortie" : l'Abbé Amouroux a été "dès le premier choc, écrasé entre le platane et le dossier de son siège".

Les obsèques ont lieu le 22 septembre en l'église de Blagnac, en présence



Signature de Jean Amouroux

Son oncle Gaston Puig et son épouse Jeanne s'occupent de lui. Enfant et adolescent, il les suivra sur les marchés pour vendre des oeufs et des volailles. Après des études dans la ville de sa naissance, il se marie jeune avec Denise Prax. Le couple arrive à Blagnac vers 1935. Avec son beau-père, Maurice, Jean Louis monte une entreprise de dragage qui dépose son bilan en 1938. Il travaille alors comme ajusteur aux usines d'aviation Dewoitine. Après la guerre où ses idées républicaines l'amènent dans la Résistance, il devient agent d'affaire avec M. Raymondis dans les terrains et l'immobilier. A 35 ans, il se retrouve veuf avec trois enfants : Huguette, Jacques et Robert.

Avant de se dévouer comme maire pour les Blagnacais, il s'est donné sans compter à la France pour qu'elle redevenue "libre" et s'engage à fond dans la Résistance. Comme ses semblables, il oeuvre le plus clandestinement possible. Après le débarquement du 6 juin 1944, il rejoint le maquis de Saint-Lys alors en formation. Le 12 juin, grâce à sa présence d'esprit, le train de Toulouse à Boulogne, bourré de résistants, ne s'arrête pas en gare de Saint-Lys tandis que les organisateurs de ce maquis sont massacrés par les Allemands à Gagen. Jean Dufau et André Costes réussissent à s'enfuir avec lui à bicyclette.

Le 19 août, Jean Louis Puig prend part à la libération de Toulouse. Le lendemain, au titre de chef blagnacais de la Résistance, il prend possession de la mairie, accompagné de M. M. Costes et Rabary et sera le président du Comité de Libération composé d'une vingtaine de membres (voir notre revue numéro 9 page 37).

Son engagement dans la Résistance l'a rapproché du Corps-Franc-Pommies et selon son désir, le 27 octobre 1963, la place portant le nom de cette formation est inaugurée, (nous en reparlerons dans un prochain article).

Dans un discours, prononcé semble-t-il au retour des prisonniers, il retrace brièvement l'histoire de la Résistance et laisse apparaître ses sentiments républicains et patriotiques. Il évoque les balbutiements de la Résistance

fin 1940 et début 1941 et ses véritables débuts en 1942 où "nous trouvons déjà constitués des mouvements de Résistance (...) Combat, Franc-Tireur, Libération, Front national..." Après l'invasion de la zone sud, naissent les premiers maquis composés "d'étudiants, d'ouvriers, de paysans. ce sont eux qui sauvèrent l'honneur de notre peuple (...) Le mérite et la clairvoyance de la Résistance française est d'avoir su fondre en une seule armée ses forces disparates, ces maquisards, ces F.T.P. si divers par leurs origines qu'unissaient une même ferveur patriotique..." Avant l'arrivée des armées alliées "s'il n'y avait pas eu d'insurrection nationale, si les Allemands n'avaient pas été assaillis de tous côtés par la Résistance, nul doute qu'ils eussent tenté de faire front en France et tout notre pays aurait été ravagé. A Toulouse même, l'action de la Résistance sous le commandement du colonel Ravel a permis d'épargner à notre ville le sort que tant d'autres ont connu..." Il insiste sur le fait que "tout ce qu'a



Inauguration de la deuxième plaque
(photo «La Dépêche du Midi» du mercredi 21 septembre 1994)

accompli la Résistance, elle l'a réussi grâce à son unité..." et demande à tous de s'inspirer "de l'esprit du maquis" pétri de tolérance afin que "l'idéal de la Résistance se transforme en idéal de la renaissance pour le plus grand bien de la démocratie et de la France..."

Le même esprit de don de soi l'habite dans l'exercice de ses fonctions de maire. Son dévouement se met entièrement au service des Blagnacais.

Il sait entreprendre d'importantes réalisations dans ce Blagnac au tout début de sa mutation de village en ville. De 1945 à 1965 "la population est passée de 2 800 habitants à 7 600" dit M. Amiel, le 6 février 1965, en faisant l'éloge de l'action du maire.

Le dimanche 4 février, durant tout l'après-midi, les Blagnacais expriment leur reconnaissance en venant se recueillir devant sa dépouille déposée dans la salle du conseil municipal. La cérémonie des obsèques officielles, le lundi matin à 9 heures, est suivie avec ferveur par une foule qui ne peut cacher son chagrin.

C'est au grand résistant tout autant qu'au maire sans cesse réélu que rend hommage tout une population en donnant le nom de "Jean-Louis Puig" à une place.

En 1994, pour le cinquantenaire de la Libération, une nouvelle plaque a été dévoilée sur cette même place et M. Rabary a évoqué dans un émouvant discours l'action de son ami "Loulou" dans la Résistance et à la mairie.

PLACE DE L'ABBE AMOUROUX

Les Blagnacais, bouleversés par la tragique disparition accidentelle, le 19 septembre 1937, de leur curé Jean Amouroux, lui ont dédié une place. Celle-ci plutôt rue que place, appelée autrefois "de la Fontcouverte" ou "du Presbytère" se situe près de ce bâtiment, à l'extrémité de la "côte de

l'Abbé Cazeneuve" (voir notre revue numéro 13 page 31).

Jean Amouroux est né à Saint Léon (Haute-Garonne) le 3 mai 1876. Ordonné prêtre en 1900, il a

été successivement vicaire de Saint Sylve puis de Saint Nicolas à Toulouse en 1901, curé d'Ox en 1907, du Plan en Haute-Garonne en 1911, en 1923 pro-curé de Blagnac dont il devient le curé au décès de l'Abbé Massot en 1928.

Après la mort de sa mère Germaine Gisquet, son père, Jean Amouroux vient habiter Blagnac, y "rend son âme à Dieu" le 8 août 1937 à l'âge de 90 ans et est inhumé à Saint Léon. A cette occasion, les Blagnacais partagent la peine de leur prêtre.

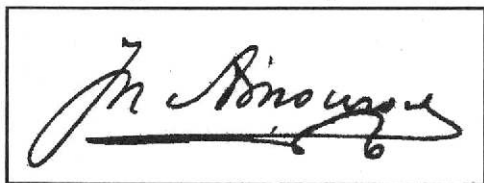
Le dimanche 19 septembre 1937, un pèlerinage organisé par Jean Amouroux emmène dans trois cars les paroissiens à Sainte Germaine de Pibrac dès les premières heures de la matinée. La journée se déroule dans la joie, mais le malheur guette les pèlerins au retour : vers 17 heures 15, au pont du Touch, route de Grenade se produit un terrible accident.

Les trois cars se suivent et dans le dernier qui contient à lui seul trente-huit voyageurs, l'Abbé Amouroux est assis près du chauffeur.

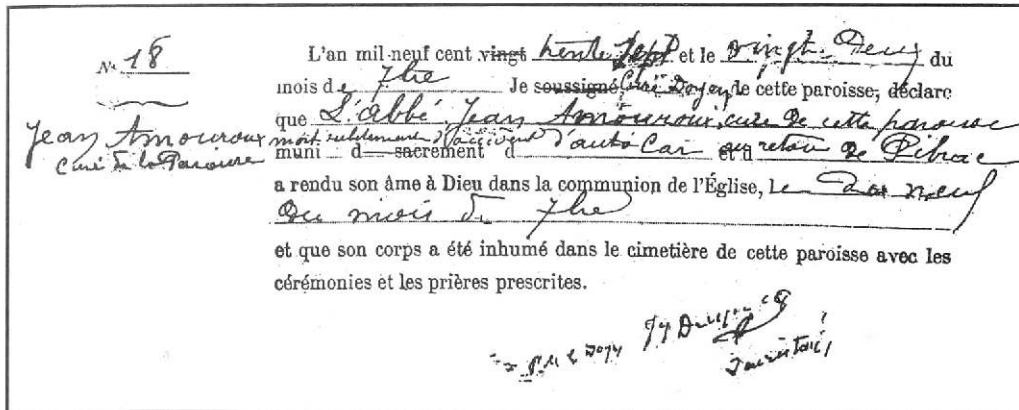
Juste après le pont du Touch, à l'endroit où la "route offre une certaine déclivité et est de plus, bien trop étroite", le chauffeur veut éviter une camionnette surgie à l'improviste. Le car alors "heurte un platane, s'enfonce ensuite dans le mur de la propriété de M. le professeur Garipuy, qui longe la route, et se renverse finalement sur la voie en contrebas du chemin de fer du Sud-Ouest, obstruant la voie et nécessitant le transbordement".

Les secours s'organisent aussitôt. Les occupants du car "tous contusionnés" peuvent pour la plupart regagner leur domicile après avoir reçu des soins. Mais "Melle Augustine Delas, Mme Antoinette Bonnefille épouse Daydé, Mmes Marie Rabary et Eugénie Ruffié, Melle Antoinette Salles" sont toutes les cinq admises à l'Hôtel-Dieu. Les quatre premières ont des blessures à la tête et la dernière une fracture de la jambe. Rien de bien méchant en somme. Par contre "avec quelle émotion est retiré, déchiqueté le corps de l'organisateur de cette sortie" : l'Abbé Amouroux a été "dès le premier choc, écrasé entre le platane et le dossier de son siège".

Les obsèques ont lieu le 22 septembre en l'église de Blagnac, en présence



Signature de Jean Amouroux



Archives du presbytère de Blagnac

des Blagnacais bien sûr, mais aussi de leur maire et de leurs conseillers municipaux, de nombreux prêtres et de Monseigneur l'Archevêque qui préside la cérémonie. M. le chanoine Chansou, curé-doyen de Saint-Nicolas, célèbre la messe. Les Pompes Funèbres Générales, aidées de la population, ont décoré l'église et "à l'offertoire, l'Union musicale (voir notre revue numéro 12 page 32 et suivantes) joue la marche funèbre de Chopin".

Après la messe, Monseigneur l'Archevêque prend la parole "pour dire combien il partage la douloureuse émotion du peuple de Blagnac devant la tragique catastrophe". Il ajoute : "les enfants ont pleuré en apprenant la mort de leur pasteur. Des larmes d'enfant ! Quel éloge pour un prêtre !" Il rappelle le dernier entretien qu'il a eu avec l'Abbé Amouroux pendant la retraite "on eût dit qu'il pressentait sa fin prochaine, car il avait exposé à son évêque dans un détail impressionnant, l'état de sa paroisse à ses divers points de vue".

Son Excellence félicite la population de Blagnac "de toutes les marques de sympathie qu'elle a données à son regretté pasteur" et l'exhorte "à garder le souvenir de ses exemples".

Après un tour de ville, le cortège se rend au cimetière où, selon son désir, "le vénéré défunt" est inhumé.

Ce prêtre "à l'intelligence lumineuse, à l'âme droite, à la volonté tenace" désirait le bien de sa paroisse. Ses paroissiens l'aimaient bien, mais le trouvaient parfois bien "rigide et exigeant". Une année, aucune communion n'a eu lieu car, d'après lui, "les enfants n'étaient pas prêts". Il n'a pas voulu, malgré l'autorisation du Cardinal Saliège, remarier un divorcé devenu veuf.

La présence d'un chien dans l'église le mettait dans une grande colère. Atteint d'une légère gêne pour marcher, il passait, tout de même, dans chaque maison pour que les Blagnacais ne manquent pas la messe du dimanche et cela ne plaisait pas à tout le monde.

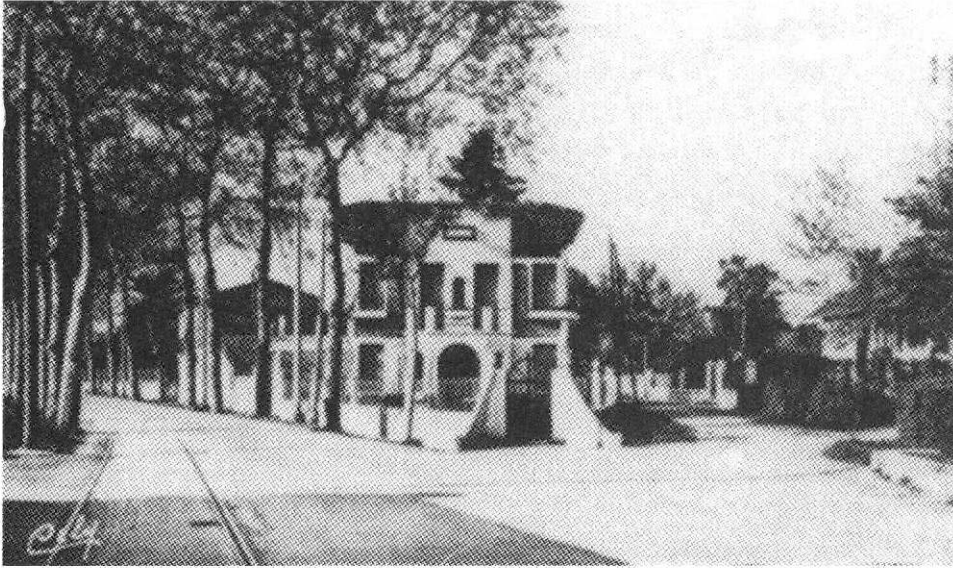
Mais, à côté de "ses principes", il ne pouvait pas empêcher son bon cœur de parler : durant la retraite de la communion solennelle, faite dans la chapelle Saint Exupère, il sortait des grandes poches de sa soutane du chocolat pour le goûter des enfants. Ceux-ci n'avaient que le pain à apporter.

Aimé peu ou beaucoup par ses paroissiens, il était néanmoins très respecté. Le nom donné à la place montre que les Blagnacais ont voulu que le souvenir de l'effroyable accident qui a causé le décès prématuré de l'Abbé Jean Amouroux reste dans les mémoires. Sa mort horrible a fait oublier tous les petits désaccords et, mis à part l'Abbé Cazeneuve, il est le seul prêtre dont le nom figure sur une plaque.

RUE DU DOCTEUR GUIMBAUD

Lors de la séance du 18 janvier 1921 "Monsieur Vié, au nom de Madame veuve Guimbaud, remercie le conseil municipal de la bonne attention qu'il a eu en plaçant une plaque donnant son nom à la rue qu'habitait le docteur de son vivant".

Cette dame, Eléonore Delbreil, est la troisième épouse de François Honoré Guimbaud décédé le 16 décembre 1918. Les élus récompensent ainsi le dévouement de ce médecin qui en 1905 a soigné gratuitement les malades pauvres lors d'une épidémie de variole, maladie tant redoutée même au



Carrefour du Docteur Guimbaud (coll. R. Espanol)

début de notre siècle, et qui, durant la guerre de 1914-1918, oubliant ses propres deuils, a donné sans compter son temps et sa science aux patients blagnacais.

En effet, durant cette terrible période, il était le seul médecin à Blagnac, les docteurs Barrué et Pressac étant appelés à d'autres tâches.

François Honoré Guimbaud, notable de Blagnac, figure parmi les plus imposés. Cette "ascension sociale" s'est faite petit à petit de génération en génération. Ses ancêtres blagnacais, aussi loin que le permettent les registres paroissiaux, sont agriculteurs au revenu modeste mais assez important pour faire partie des "taillades" comme Jean Guimbaud en 1655. Le compoix de 1738 apporte des précisions sur les possessions de cette famille : un jardin à la Croix-Blanche d'un boisseau un quart en bien-propre et en "locaterie" six arpents de vigne morcelés en trois parties : le long du chemin de Toulouse à Grenade, près de Colomiers et près de Cornebarrieu.

Tout en restant "travailleurs de terre", les Guimbaud vont exercer un autre métier : cordonnier, charpentier, passementier, négociant et enfin ...

médecin. Leurs propriétés bénéficient de cette progression et leur superficie augmente.

Ainsi François Honoré Guimbaud est le fils de Pierre, passementier, époux de Jeanne Victoire Giscaro et petit-fils de François Honoré Guimbaud cultivateur-charpentier et de Jean Giscaro cultivateur-tonnelier.

Au XVIII^e siècle les Guimbaud sont déjà nombreux. Un couple, Bernard et Jeanne Rebeli mariés le 9 juin 1732, a plusieurs enfants dont Bernard (*) né en 1738 qui commence ou continue (les prêtres ne donnent pas toujours les professions) la lignée des cordonniers et Arnaud (*) né en 1733. Celui-ci arrière-grand-père du docteur François Honoré Guimbaud, se marie avec Françoise Rocolle, fille de Jean, maçon, et de Françoise Bessièrès et travaille la terre.

Toujours au XVIII^e siècle, les deux maisons des Guimbaud se situent dans le "bourg" contre "les parois" du village du côté de l'actuelle "descente du Ramier" et "déborderont" plus tard rue Saint-Exupère.

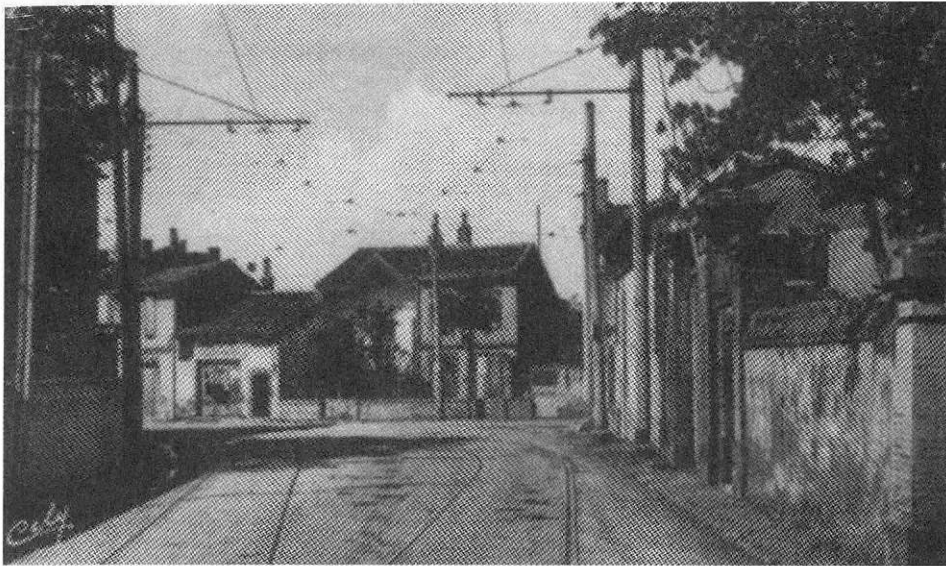
C'est là que naît François Honoré Guimbaud le 14 février 1832 ainsi que sa soeur Marie en 1843.

Mais tandis qu'elle restera avec ses parents, même après son mariage en 1864 avec Jean Miquel d'abord instituteur puis marchand de tissus, en étant tailleur de robes, François Honoré, devenu médecin, habite au quartier dit "au Pontil" une villa baptisée "Sacré-Coeur" sise chemin de Rouaix (voir rue du 11 novembre 1918) à l'angle du chemin des Soeurs.

Selon la coutume, la rue qui porte son nom part du village et aboutit à sa maison.

Il se marie trois fois. Le 30 mai 1866, il épouse à Rieux-Volvestre Henriette, Julienne, Marie, Joséphine Géraud de neuf ans sa cadette et qui décède à Blagnac en 1884. Il se remarie alors à Blagnac le 4 mai 1887 avec Hyacinthe, Philippe Chazottes originaire de Liège en Belgique et enfin de nouveau veuf, il épouse, toujours à Blagnac, Eléonore Delbreil le 27 juin 1899.

(*) Chez les Guimbaud, les «Bernard» et les «Arnaud» sont plus nombreux que les «Jean».



La rue du Docteur Guimbaud vers le village (coll. R. Espanol)

A notre connaissance, il n'a qu'une fille : Marie Germaine née le 11 juillet 1867. Elle quitte la maison paternelle après son mariage en janvier 1888 pour suivre son époux Théodore Léon Mazel dans le Tarn-et-Garonne du côté de Montauban.

Toujours vêtu d'une stricte mais élégante redingote noire, François Honoré Guimbaud, personnage important dans la vie des Blagnacais a été durement éprouvé. Sa fille unique et son gendre décèdent quatre à cinq ans avant lui. Peut-être plus douloureux encore, ses trois petits-fils dont il était le tuteur, sont tués au début de la guerre 1914-1918 et leur nom est inscrit sur le Monument aux Morts de Blagnac.

Le caporal Pierre, Henri, Marie, Etienne Mazel né le 27 septembre 1892 tombe aux Grandes Perthes (Marne) le 8 septembre 1914 ; l'adjudant Charles, Marie, François Mazel né le 1^{er} mars 1891 meurt pour la France à Carency (Pas-de-Calais) le 27 décembre 1914 et enfin le sous-lieutenant Jacques, Marie, Paul Mazel né le 8 août 1895 est mortellement atteint le 25 septembre 1915 vers Saint-Thomas (Marne).

Les Blagnacais parmi nos "aînés" se souviennent qu'une couronne en perles était accrochée au Monument aux Morts avec la mention "A mes trois petits".

C'est par gratitude teintée sans aucun doute de compassion que nos élus ont donné le nom du "Docteur Guimbaud" à la rue qui menait à sa maison.

[Sera continué]

Suzanne BERET - Septembre 1997

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIES

Voir le numéro 13 de notre revue page 38.

Plus spécialement pour les rue suivantes :

RUE DU 11 NOVEMBRE 1918

ROQUEBERT (Michel) "Rues Tolosanes", Toulouse, éditions Privat, 1988.

RUE PROSPER FERRADOU

- Archives municipales de Toulouse

Etat civil et 1 E 17 - 1 E 77

Registres paroissiaux de la Daurade : GG 190 ; GG 191 ; GG 181 ; GG 178 ; GG 177 ;

GG 169 ; GG 168 ; GG 160

- Archives de Monferrand-Saves (Gers)

Etat civil

- Archives municipales de Blagnac

1 K 46

1 G 7

1 G 12

2 G 13

1 M 19

- Renseignements donnés par M. André LAURENT et M. Henri SAGNES

RUE LAVIGNE

- La "Dépêche" du mardi 20 et du mercredi 21 mai 1890

- Le "Messager de Toulouse" du mardi 20 mai 1890

RUE JEAN-LOUIS PUIG

Documents et témoignages de Germaine RICARD, compagne de J.L. PUIG et de Georges GAUDRON, Vice-Président Honoraire de l'Association Nationale des Anciens Combattants du C.F.P. 49^e R.I. et beau-frère de J.L. Puig

PLACE DE L'ABBE AMOUROUX

- Renseignements donnés par le chancelier de l'Archevêché de Toulouse : M. l'Abbé Gérard GIORDANO

- Témoignages de Blagnacais

- "La Dépêche" du lundi 20 et du mardi 21 septembre 1937

- "La semaine Catholique de Toulouse". Année 1937

- Archives du presbytère de Blagnac

Je remercie infiniment de leur amabilité toutes les personnes qui m'ont aidé.

LE TRAIN ET LA RESISTANCE

Plusieurs lecteurs nous ont signalé des lacunes dans l'article consacré au "Petit Train", lacunes qui concernent le rôle joué par le train dans l'activité du maquis rayonnant sur la région de Grenade, "le maquis Roger". Vérification faite, le maquis a bien eu plusieurs "contacts" avec le train, mais il s'agissait aussi du train à voie normale de la Compagnie Paris Orléans Midi (P.O. Midi).

C'est d'abord, la destruction d'une portion de la voie ferrée Toulouse-Bordeaux qui est aussi celle de Toulouse-Paris telle que la relate "l'Historique du Maquis Roger".

"Dans la nuit du 29 au 30 avril (1944 NDR), quatre camarades opèrent une destruction de voie ferrée, à cinq kilomètres de Grenade, occupée depuis un mois par des unités S.S. Malgré les patrouilles, le couvre-feu, les sentinelles, le groupe franc passe la Garonne en bateau en pleine nuit, attend le moment favorable et réalise l'opération avec le matériel qui avait été caché en plein jour dans la nature. La compagnie S.S. fera sauter peu après, à la dynamite, le château et la ferme de M. Chabru, ce qui a pour résultat, trois morts et onze blessés civils".

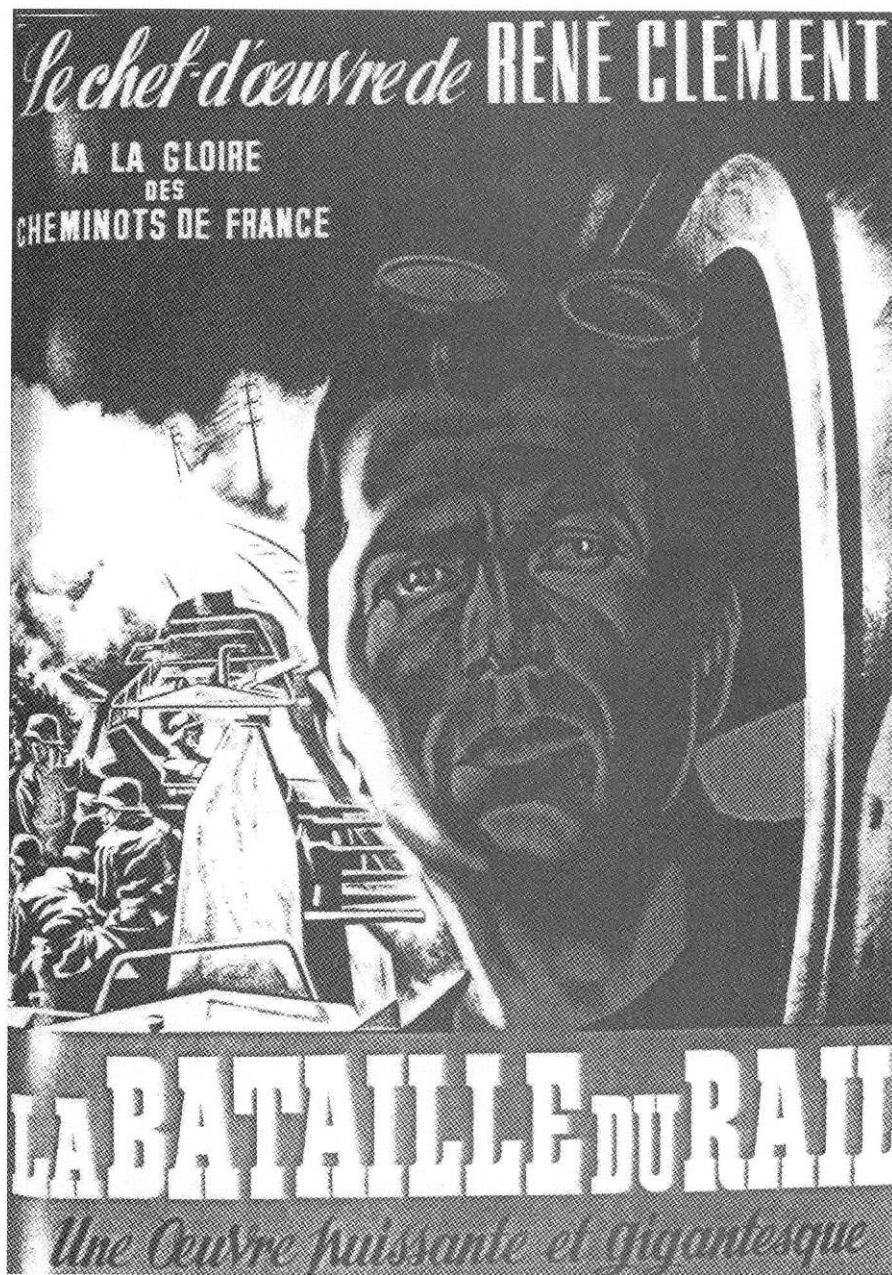
Le 10 juin au soir, c'est un tronçon de la ligne Toulouse-Auch (toujours Compagnie P.O. Midi) qui est détruit à Montferran.

En juillet, c'est un train de la Compagnie des Chemins de fer du S.O., celui de la première ligne construite, Toulouse-Boulogne-sur-Gesse qui passe par Tournefeuille, Fonsorbes, Rieumes et Samatan, qui retient l'attention du maquis, action relatée dans "l'Historique du Maquis Roger".

"Le 29 juillet, le groupe arrête le train express Toulouse-Samatan et récupère un des deux sacs de tabac, soit 16 kilos, l'autre étant laissé pour la population de Samatan. Le reportage photographique de Pierre (Gasman) est magnifique. (voir ci-contre)

Le 29, le 30 puis le 31 est annoncé un train de 300 têtes de bétail pour les





troupes méditerranéennes. Une opération mixte est envisagée par le lieutenant Yves de l'A.R., le 28 au soir chez Bertrand. Roger va en liaison à Sainte Livrade (Lieutenant Yves) et au château de l'Arsène (Commandant Voisin). Le 30, une nouvelle liaison à l'Isle à 14 heures et 18 heures, confirment les dégonflages AR et les indiscretions relatives au projet d'attaque du train. Le soir même, Léon et le corps franc font sauter un pont à Marconne.

Le 31 dans la journée, le maquis apprend avec peine l'attaque du château de l'Arsène, la mort du commandant Voisin, du lieutenant Camus et du comte d'Orgeix. Le camarade Roussel et sa famille échappent de justesse à l'arrestation et au massacre". (Historique du Maquis Roger)

Le sabotage sur la ligne Toulouse-Auch (P.O. Midi) du pont sur la "Marcaoué" (orthographe réelle) n'est pas inutile car "Le train de 300 boeufs destinés aux Allemands de Provence, est encore en cours de transbordement entre Gimont et Escorneboeuf, le 3 août, par suite de la coupure du pont de la Marcone" (Historique du Maquis Roger).

Nous ne pouvons que remercier ces lecteurs qui nous ont donné l'occasion de rappeler ces actions et de souligner leur importance.

Menées par les maquis, les cheminots, les services de renseignements, la Résistance en général, elles ont perturbé très efficacement les transports allemands. Du tronçon de voie rendu inutilisable à la destruction du train chargé de munitions ou de troupes de combat, de la petite action (dangereuse) menée par 4 ou 5 maquisards, du sabotage de quelque cheminot isolé à l'action d'envergure organisée grâce au service de renseignements (souvent allemand) qui gangrenait même le cerveau de la Transport Kommandantur, le service de transport, ce nerf de la guerre fut une des cibles privilégiées de la Résistance. L'occupant ne s'y trompait pas, ripostant souvent par la répression et la barbarie : château de l'Arsène... Marsoulas...Oradour...

A Toulouse, on doit signaler le travail effectué par un allemand anti-nazi, réfugié en France encore enfant avec ses parents à l'avènement d'Hitler.

Possédant parfaitement les deux langues Gerhard Leo, une de ces "taupes rouges contre les SS" comme Gilles Perrault désigne les membres du "Travail allemand", se fait engager comme interprète français à la Transport Kommandantur toulousaine, Hôtel Victoria face à la gare Matabiau. Il peut ainsi transmettre aux cheminots des renseignements précieux pour leur lutte, concernant les transports de troupes ou d'engins de guerre. Travail très utile mais très dangereux jusqu'au jour, ou prévenu de son arrestation imminente, il doit s'enfuir...et chercher un autre poste de combat.



La "Bataille du Rail" inspira à René Clément un très beau film réalisé après la guerre avec l'aide des cheminots et du matériel SNCF. Ce film est parfois encore projeté sur nos écrans de télé.

Les lecteurs qui ont suscité cette petite note nous ont conduits à é v o q u e r aujourd'hui et p e u t - ê t r e ultérieurement l'histoire de ce "maquis Roger" ou "maquis de

Grenade" basé dans les bois à champignons bien près de chez nous, qui accueille des Blagnacais, des Toulousains, des habitants de Colomiers, de Cadours, des jeunes de l'usine d'aviation SNCASE. Tout cela concerne de très près l'histoire de Blagnac.

Jeannette Weidknet

Sources et Bibliographie

Historique du maquis Roger. Document rédigé à l'intention de chacun des participants au maquis et communiqué aimablement par Bernard Tancogne dit "Bernard" "Lotus" "Coccinelle" de Colomiers et par Madame Debax du Grès, près de Cadours.

Magazine des Transports à Vapeur et des Secondaires, N° 14 - 1980-2, communiqué par Monsieur Dauchet.

Reportage photographique de Pierre Gasman, Archives du Maquis Roger.

GOUBET (Michel) / DEBAUGES (Paul). "Histoire de la Résistance en Haute-Garonne" Editions Milan. 1986.

PERRAULT (Gilles). "Taupes rouges contre SS" Editions Messidor - Mars 1986.

LEO (Gerhard). "Un train pour Toulouse" Editions Messidor - Août 1989.

En réponse à la demande de nombreux lecteurs :

Dans le numéro 13 de notre revue, page 14, devant le wagon entreposé à la gare de Blagnac en septembre 1947, sont photographiés Jean Gabarre et André Imbert, beau-frère de Madame Imbert qui m'a communiqué ce document.

Toute demande de renseignements, toute information supplémentaire concernant la vie du "petit train" seront les bienvenus.

Nous essaierons de répondre dans la mesure du possible.

BLAGNAC, PETIT VILLAGE : Le clauetu

De tout temps, l'artisan qui a su se rendre maître du fer et du feu en façonnant, selon les besoins, un fer à cheval ou un soc de charrue a inspiré respect et surtout admiration.

De ses mains, peuvent naître par martelage aussi bien une épée, un sabre ... synonymes de guerre qu'un outil aratoire synonyme de paix et du travail des hommes.

De par les multiples facettes de son travail, cet artisan s'appelle indistinctement "maréchal-ferrant" ou "forgeron" : à Blagnac, c'est tout simplement le "clauetu".(*)

Joseph, Toussaint, Vidal Lamarque, surnommé ainsi, est né à Blagnac le 19 mai 1884. Son père, originaire de Larra, a épousé un an auparavant Antoinette Magné fille de Jean Marie.

Dans cette famille on "naît" forgeron. Joseph le sera comme son père Noël, Jacques, comme son grand-père Baptiste, comme son arrière-grand-père François et même comme son grand-oncle, Jacques établi à Blagnac vers 1845.

Joseph Lamarque se marie le 14 avril 1908 avec une Blagnacaise, Anna Dufour fille de François, cultivateur et de Marie Abadie. Trois enfants naissent de cette union : Marie-Antoinette en juin 1908 ; Marguerite, Jeanne, Exupérine en septembre 1911 et enfin Noël, Jean, Marcel en mars 1918. Sa vie privée est assez mouvementée, puisqu'il divorcera et que ses enfants lui donneront plus de soucis que de joies.

Les Blagnacais n'étaient pas ces "détails" intimes, ils apprécient l'habileté de leur clauetu et lui-même oublie les vicissitudes de la vie dans l'amour de son travail.

Sa forge, située rue Pasteur, appelée alors rue Coucourou, fait face à son logement au 6 de la même rue. C'est une grande salle de dix mètres sur dix environ, au sol en terre battue, éclairée par une seule fenêtre, ouverte l'été pour rafraîchir l'atmosphère surchauffée. L'âtre ou "royaume du feu" est là dans le fond avec le gros soufflet et l'auge pour refroidir le fer. Tout près de l'établi, chargé d'outils, trône l'enclume.

Dès six heures du matin, Joseph donne vie à ce décor. Il ne déranger nullement ses voisins qui eux aussi, se lèvent tôt pour aller travailler dans les champs et surtout à



Toulouse. Protégé par son grand et long tablier de cuir, il commence par allumer le feu avec du petit bois et du charbon entassé dans une fosse sous le foyer. C'est un charbon spécial de forme carrée qu'un marchand de Toulouse livre par quatre cents kilogrammes. Les flammes s'élèvent trouant l'obscurité, mais, si elles montrent que le feu a bien pris, elles doivent disparaître. Joseph les arrose, les braises rougeoient sous une sorte de croûte grise.

Sept coups sonnent au clocher, l'ouvrier rejoint son patron qui lui a enseigné son savoir-faire dès l'âge de 14 ans. Le maréchal-ferrant n'est pas méchant, seulement très exigeant. Donnant le meilleur de lui-même, il n'admet ni la négligence ni surtout la paresse. Heureusement, le jeune garçon a fait preuve de courage, d'endurance et de docilité, aussi il est devenu un très bon ouvrier.

Les deux hommes parlent peu. Ils préparent les ferrures nécessaires à la journée. Sur une ardoise pendue au mur sont inscrits les noms des propriétaires de chevaux dont le premier ne va pas tarder à arriver. Ainsi un seul coup d'oeil suffit à connaître tous les rendez-vous de la semaine.

Hiver comme été, les horaires sont les mêmes : de 7 heures à 12 heures et de 14 heures à 19 heures. Dix heures de travail valent bien une pause à 8 heures 30 et à 16 heures pour le déjeuner ou le goûter. A 12 heures 30 et le soir à 20 heures patron, ouvrier et apprenti quand il y en a, sont attablés pour un solide repas très copieux préparé par Maria la soeur aînée de Joseph. Celle-ci, née en 1873 à Beaumont-sur-Lèze d'un premier mariage de Jacques Noël Lamarque est venue s'installer chez son (demi) frère après le décès de son époux Hilaire Rocolle et du départ d'Anna pour Toulouse.

La cuisinière n'économise pas sur la nourriture, car ces hommes accomplissent un métier très dur et doivent absolument reprendre des forces.

En attendant le repas bien mérité, pas question de chômer ! Le "client" est là : un bon gros cheval de trait. A cette époque, Blagnac en compte au moins cent



* vient de clau, clou et se prononce clauouétou.

cinquante. Ils tirent bravement la charrue au moment des labours ou les charrettes lourdement chargées de foin à transporter dans les hangars ou de légumes à amener jusqu'au marché d'Arnaud Bernard.

Chaque mois, ces chevaux rendent visite au maréchal-ferrant pour se refaire une "beauté". Leurs fers s'usent vite sur la terre sablonneuse des Ramiers, dans les champs argileux ou sur les routes empierrées. En hiver, ils viennent moins souvent : les gros travaux sont finis et ils passent plus de temps au repos dans leur écurie.

Le cheval est introduit dans la forge avec douceur pour ne pas l'effrayer mais avec fermeté pour qu'il n'ait pas des intentions de fuite. La terre battue l'empêche de se blesser dans une glissade inopportune.

Une fois l'animal attaché à deux gros anneaux qui assurent son immobilité, le travail de ferrage peut commencer. Cette première tâche demande des muscles vigoureux. Les vieux fers sont enlevés avec les tricoises et envoyés d'un geste rapide grossir le tas contre un mur. Les moins abîmés resserviront. Avec deux fers pas trop usagés ou "lopins" Joseph tel "un magicien" en façonne un tout neuf. Ce n'est pas par avarice, mais plutôt par horreur du gaspillage. Un marchand de ferraille vient périodiquement chercher ceux qui restent. Lorsque les vieux fers font défaut c'est à partir de barres venues de Saint-Cyprien que sont fabriqués les nouveaux.

Le grand soufflet actionné par l'ouvrier s'ouvre et se ferme. Le feu crépite, un bouquet d'étincelles jaillit dans la semi-obscurité, offrant un spectacle "digne d'un 14 juillet". Le marteau résonne sur l'enclume : quelle force dans ce bras puissant qui le manie !

Après avoir éliminé l'excédent de corne avec "un rogne-pied" et nettoyé le dessous du sabot, le maréchal-ferrant ajuste le fer en train de refroidir. Une odeur de corne brûlée emplit la pièce et se mêle à celle du métal chauffé et du crottin.

Des perles de sueur brillent sur le visage du clauetu et de son ouvrier qui maintient en l'air la patte de l'animal. Le dos courbé, Joseph enfonce les clous à tête carrée avec



Josepu à l'heure de l'apéritif (le 3^e à partir de la gauche)

précision. Jamais il n'a blessé un cheval. Sa main caresse le dessous du pied de l'animal pour s'assurer que rien ne dépasse. Celui-ci, une heure après son arrivée, "chaussé de neuf", est libéré. Cinq à six chevaux le seront ainsi dans la journée.

A chaque fois, le clauetu regarde partir "son client" pour voir s'il ne boite pas : l'ouvrage n'aurait pas été bien accompli. Mais cela n'est jamais arrivé, les quatre fers ont toujours eu l'épaisseur requise et bien épousé la forme du sabot.

Les chevaux sont plus ou moins dociles, certains cherchent à ruer, il faut de la force pour les maintenir. Seuls les solides gaillards réussissent dans ce métier ! Les ânes très nombreux à Blagnac, car utilisés par les blanchisseuses, doivent aussi porter des fers. Celui qui tire le charreton servant au ramassage des ordures n'échappe pas à la règle. Ils sont moins forts que les chevaux, mais souvent plus lunatiques et capricieux, aussi la tâche n'est pas plus aisée. Blagnac n'a que des vaches laitières, d'où pas de boeufs à ferrer.

A son arrivée, le propriétaire des chevaux ou des ânes apporte en cadeau des légumes ou des fruits et en repartant, il glisse un pourboire à l'ouvrier, payé à la semaine par son patron. Quand le paysan ne peut pas se déplacer, pour une raison ou pour une autre, l'ouvrier enfourche son vélo, se rend à la métairie et monte sur le cheval. C'est alors un moment de bonheur : galoper vers la forge dans les rues sans les automobiles d'aujourd'hui, puis revenir de même à la ferme. Cela arrive souvent, mais l'ouvrier ne s'en lasse jamais, bien au contraire.

L'après-midi est plutôt consacrée à la réparation et à l'affûtage des outils aratoires, surtout des "ferres" ou trois parties des charrues : l'aile, le carré et le coutre. Le cultivateur en apporte délicatement une ou bien, si l'une d'elles est totalement à refaire, la charrue toute entière. Joseph et son ouvrier savent aussi faire le réglage de cet instrument pour qu'il s'enfonce plus ou moins dans la terre. Si des trous sont nécessaires dans les pièces métalliques, l'ouvrier tourne à la main le volant d'une grosse perceuse.

Avec tout cet ouvrage, la journée passe vite. Avant de refermer la forge jusqu'au lendemain, il faut encore y donner un coup de balai. Le crottin fumera les jardins, les débris de corne serviront eux aussi d'engrais. Les reins



Le clauetu vient de chanter : joie et admiration sur les visages (le 2^e à partir de la gauche)

douloureux, harassés de fatigue, mais contents du travail bien fait, le patron et l'ouvrier traversent la rue pour un repas réparateur.

Demain, comme tous les jours de la semaine, les paysans reviendront. Tous aiment bien la forge, ce lieu où il fait bon, surtout en

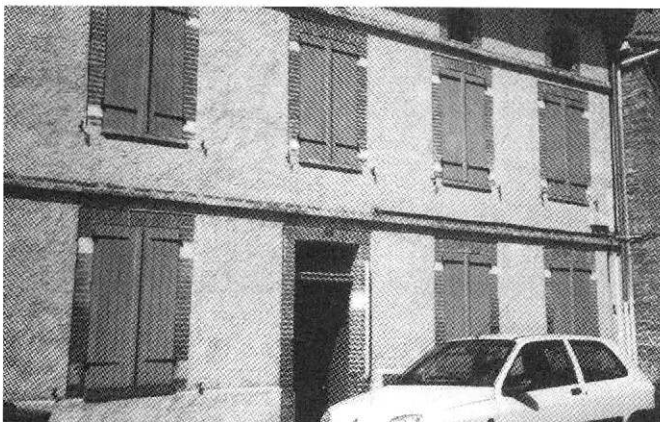
hiver quand dehors sévit le gel. Ils apprécient le travail du clauetu, mais aussi ses conseils. Joseph Lamarque est un homme très écouté car intelligent, sensé et aux idées "avancées" pour l'époque.

La forge est un lieu de rencontre : les Blagnacais du "centre" viennent souvent sans nécessité pour le seul plaisir d'y retrouver ceux des métairies. Assis sur un banc, pendant que les artisans peinent à leur tâche, ils discutent des heures entières. Ils échangent les nouvelles, parlent de leur famille, du temps, des récoltes, des affaires de la commune ... Mais, lorsque le clauetu entonne une chanson de sa très belle voix, les conversations s'arrêtent. Le maréchal-ferrant chante souvent pour égayer son travail, mais aussi tout simplement parce qu'il aime chanter. Le matin en allumant le foyer, il chante, en tapant sur son enclume, il chante.

Les Blagnacais connaissent tout son répertoire et en particulier "Le forgeron de la paix" qu'il interprète souvent. Cette chanson lui va si bien qu'il a été doté de ce deuxième surnom.

Les garçons passent souvent un long moment dans la forge au risque de se faire gronder. A leur grande joie, ils ont la permission d'agiter la queue des chevaux, proprement sectionnée entre deux vertèbres en été et séchée depuis, pour chasser les mouches qui harcèlent les animaux. Les filles passent furtivement devant la forge, elles aimeraient entrer, mais cela ne serait pas "convenable". Les plus hardies restent quelques instants à l'entrée sous l'enseigne, faite d'une vingtaine de fers à chevaux soudés ensemble en forme de couronne.

Les femmes, ravies, se contentent d'écouter les chants du maréchal-ferrant dont la voix puissante emplie les rues.



Rue Pasteur, la maison où il habitait.

Joseph Lamarque adore les chevaux, c'est essentiel pour savoir s'y prendre avec eux et faire un bon travail. Même pendant la "Grande Guerre", il ne les quitte pas puisqu'il est mobilisé dans un régiment de Chasseurs à cheval.

Après la seconde guerre mondiale, les tracteurs remplacent les chevaux et les automobiles font disparaître les charrettes. Les paysans, moins nombreux, viennent de moins en moins, apporter du travail au clauetu. Lui-même, usé par des années de dur labeur, les genoux enflés et douloureux ne peut effectuer que de menus travaux. Mais, bon vivant, il aime encore retrouver des amis autour d'une table et chanter à chaque fin de banquet.

Le 12 Mars 1965, jour de son décès, la page d'une époque révolue se tourne à jamais à Blagnac.

"Clauetu" ou "Forgeron de la Paix", Joseph Lamarque reste présent et très populaire dans les souvenirs des "vrais" Blagnacais. Dans les mémoires, il semble occuper une place privilégiée. Pourtant, dans le Blagnac de ce début du siècle, il n'est pas le seul. Le forgeron, Jean Jean s'active au bout de la rue Fonsorbes. Léon Mercadier, plus jeune travaille plutôt au charronnage, rue du docteur Guimbaud, à l'emplacement actuel d'un cordonnier ; mais, voyant l'évolution, il délaisse son métier et devient soudeur à "Sud-Aviation". Il a été l'ouvrier de Jean Rocolle, le charron bien connu, rue Sarrazinières.

Ce dernier, durant la guerre de 1914 à 1918, est le seul artisan de ce genre à Blagnac. Il bénéficie d'un sursis d'appel pour travailler aux "fournitures de guerre". Comme le village est "dépourvu de charrons et de maréchaux", le 26 novembre 1916 devant les autres conseillers municipaux "M. Garric propose qu'on intervienne auprès de la Direction des Forges de Toulouse avec qui M. Rocolle a passé des marchés de guerre pour qu'il soit autorisé à exécuter




Rue Pasteur, la forge.

À nos Amis MIALET et LÉON

LE FORGERON DE LA PAIX

Chanson
Créée par M^{lle} DORIGA au XIX^e Siècle
et ROSALNE à la Seula



de l'Éditeur pour tous les pays

Paroles de **VILLEMÉR & DELORMEL** Musique de **TAC-COEN**

Piano: 5^e
Guitare: 4^e

LE FORGERON DE LA PAIX

tel qu'il a été chanté par Josepu et enregistré un jour de fête en 1962

1^{er} couplet

*Mais, "parmi" la porte qui s'ouvre
Entre une femme au teint bronzé
Sous son long manteau qui la couvre
Elle tient un glaive brisé
Sa poitrine est toute sanglante
Mais l'homme en fronçant le sourcil
Il lui dit avec épouvante
Femme, que viens-tu faire ici ?*

Refrain

*C'est pour la paix, dit-il, que mon marteau travaille
Loin des canons je vis en liberté
Je façonne l'acier qui sert à la semaille
Et ne forge du fer que pour l'humanité*

2^e couplet

*Moi, répond alors l'étrangère
Dans les sillons je mets le sang
Reconnais-moi, je suis la guerre
Et forge mon sabre à l'instant
Le forgeron saisit la lame
Et la broyant sous ses outils
Il lui dit "soite" maudite femme
Toi, qui un jour a pris mon fils.*

Refrain

*C'est pour la paix, dit-il, que je travaille
Loin des canons je vis en liberté
Je façonne l'acier qui sert à la semaille
Et ne forge du fer que pour l'humanité.*

Chanson créée en 1876



Léon Mercadier (coll. Mercadier)

cheval non plus "de trait" mais de "loisir" s'amplifie et depuis 1992, la ville de Blagnac est dotée d'une police montée...

les réparations urgentes aux voitures, charrettes agricoles". Cette requête a du avoir, du moins nous l'espérons, une suite favorable.

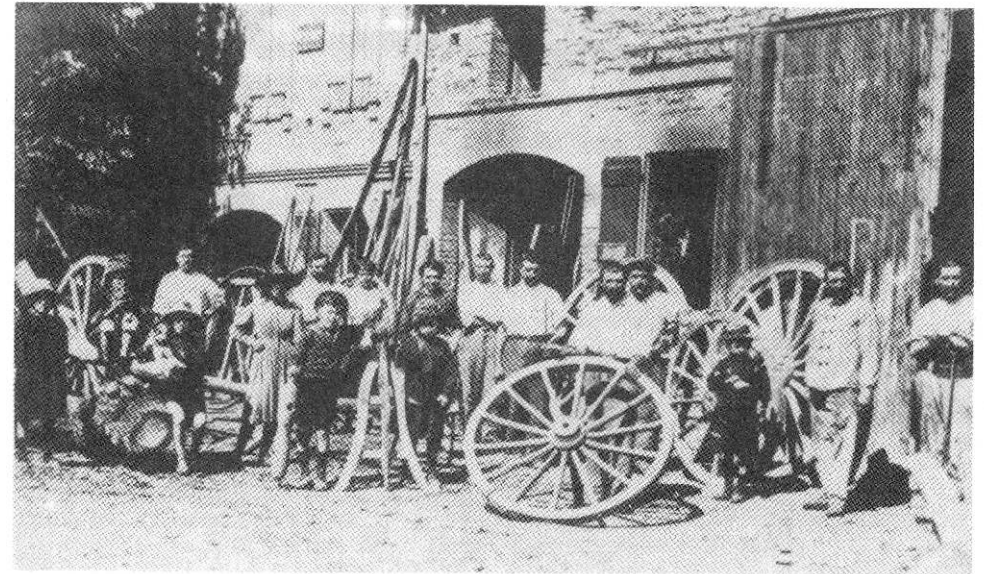
L'atelier de ce charron est aussi un endroit de Blagnac très fréquenté. Le cerclage des roues surtout attire les curieux. La parfaite dextérité de l'artisan pour emprisonner le bois dans le cercle de métal fumant impressionne beaucoup jeunes et vieux.

Mais les pneus sont apparus et le charronnage a disparu. Plein de bon sens, Jean Rocolle, ce célibataire endurci, a su s'adapter au monde moderne naissant en travaillant avec ses machines à dépiquer.

L'évocation des forgerons, charrons, maréchaux-ferrants, aujourd'hui disparus, nous entraîne, tout éveillés, dans un rêve nostalgique.

Les temps changent. Mais parfois un brin de passé rejoint le présent : un peu partout l'engouement pour le

Suzanne BERET



Chez le charron, Jean Rocolle (coll. Bonnel)

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Témoignage de M. René Huc, apprenti puis ouvrier chez Joseph Lamarque
- Archives municipales de Grenade dont dépendait Larra :
Etat civil
- Archives départementales de la Haute-Garonne :
Etat civil de Grenade antérieur à 1851
- Archives municipales de Blagnac :
Etat civil :
1F 2
1D 28
- BOUTET (Gérard), "Les Gagne-Misère", Paris, Editions SELD, 1988

Je remercie infiniment Monsieur René Huc pour sa gentillesse et pour ses explications très complètes ainsi que Monsieur Jean-Louis Rocolle toujours prêt à donner des détails intéressants.

AU FIL DES RECHERCHES...

APRES LA REVOLUTION : tous égaux...même en taille

Il est assez rare de trouver la description physique d'un individu dans les registres anciens. Pourtant en voici deux qui concernent une femme et un homme à peu près à la même époque. Est-ce une coïncidence ou le fait d'un scribe désireux "d'arrondir" les chiffres : les deux personnes ont la même taille.

9 novembre 1793

"Jeanne Saumier veuve Louis Yot âgée de 35 ans, taille de cinq pieds, figure allongée, nez ordinaire, bouche petite moulée en couleurs, yeux et sourcils châains, cheveux châains, demeurant actuellement chez le citoyen Dutrey, juge de paix, où elle réside depuis le 22 septembre dernier, jour de son arrivée de Paris".

La municipalité délivre à cette dame un certificat sans en préciser la nature.

(Archives municipales de Blagnac - 1D 9)

"Le 22 germinal de l'an II (=11 avril 1794) est décédé un citoyen nommé Baptiste, laboureur, âgé de 58 ans, de la taille de cinq pieds, figure longue, de nez long, cheveux châains, inconnu ne sachant point dans quelle commune il est né.

Déclaré par le citoyen Reignes âgé de 48 ans habitant Cassagna au service du citoyen Rimalles habitant Toulouse".

(Archives municipales de Blagnac - 1E 8)

Le pied valant 0,325 mètre, la femme et l'homme mesuraient tous les deux environ 1,62 mètre.

INSURRECTION DE L'AN VII : La mise à sac de la chambre du greffier

Dans les numéros 2, 3 et 4 de notre revue Henri-Robert Cazalé a longuement expliqué cette insurrection et raconté ses répercussions à Blagnac.

Dans les archives du presbytère blagnacais, nous avons trouvé des pages écrites par le prêtre Jean Bacalerie (*), arrière-petit-fils de Jean Bacalerie fusillé le 29 fructidor de l'an VII (voir notre revue numéro 4, page 25). "La main tremblante d'émotion" il a transcrit les pièces concernant cette époque prises aux archives départementales. Nous recopions un document qui ne figure pas parmi ceux rapportés par Henri-Robert Cazalé :

"L'an sept de la république française, une et indivisible et le vingt-neuf thermidor (16 août 1799) s'est présenté devant nous Jean Tirul juge de paix, officier de police judiciaire du canton de Blagnac, le citoyen Jean-Antoine Noël Lagarde notre secrétaire greffier qui nous a dit et rapporté qu'étant à faire son service dans la commune de Toulouse et ayant marché dans le rang des colonnes républicaines pour repousser ou combattre les hardes des brigands royalistes, il avait négligé de nous faire rédiger le présent procès-verbal concernant les dévastations ou les incendies que les brigands royaux ont effectué dans la commune de Blagnac soit au greffe de la justice de paix soit dans la chambre du dit greffier où ils ont causé dans la journée du vingt-trois courant vers six heures du matin des dommages considérables (...) qu'en outre le préjudice que les brigands ont causé particulièrement dans la chambre du dit greffier lui sont conséquents, c'est pourquoi il nous invite et requiert de constater par notre procès-verbal les faits qui se sont passés en notre absence par les incendies et enlèvement d'objets ou effets que les brigands ont spolié dans la chambre du dit Lagarde greffier.

En conséquence le dit Lagarde nous a déclaré qu'après l'évacuation des brigands qui étaient venus dans Blagnac il se serait rendu aussitôt au dit lieu (...) où étant arrivé il prit connaissance de l'incendie des papiers et registres du Bureau de la paix et vit que tout avait été incendié ainsi que le constate le citoyen Hérisson notre assesseur par son procès-verbal du vingt-trois du courant (...) et qu'après cette visite les citoyens Fabre notre huissier, Mus, Bucheus, et Bertrand Caumont habitants de Blagnac qui restèrent dans le dit lieu pendant que les brigands incendiaient tous les papiers du bureau de

(*) Jean Bacalerie était prêtre de Villeneuve-les-Bouloc avant de prendre sa retraite à Blagnac où il était né en 1847 et où il est décédé en 1926.

paix déclarent au dit Lagarde greffier qu'ils étaient instruits que sa chambre a été enfoncée à coups de hache par le nommé Bacalerie, maçon, suivi d'Etienne Lannes et de Jean Lussan dit boullignon tous trois brigands royaux de Blagnac, où étant ils enfoncèrent une armoire et ils y pillèrent tout ce qu'ils voulurent, sur laquelle déclaration le dit Lagarde plaignant monta de suite dans la dite chambre attendant le bureau de paix où étant avec les susnommés ils reconnurent parfaitement que la porte d'entrée fut brisée avec effraction ainsi que l'armoire dans laquelle ils pillèrent et enlevèrent 1°/ neuf à dix livres de poudre à feu, 2°/ le dit Lagarde ayant fait le recensement du linge et effets à lui appartenant ainsi que ceux de son épouse, reconnurent que ces mêmes brigands avaient enlevé trois mouchoirs de mousseline pour femmes et une paire de culotte de drap, 3°/ deux chemises d'hommes garnies, 4°/ une coiffe garnie, 5°/ un petit portefeuille contenant divers papiers essentiels où il y avait notamment une obligation de la somme de deux cents francs, 6°/ enfin un petit sac de toile où il y avait une somme de quarante francs en écus et en pièces métalliques et vu que le restant de ses effets étaient exposés à l'abandon il les fit emballer et transporter dans la maison du juge de paix.

Et de tout ci-dessus avons dressé le présent procès-verbal pour servir et valoir au dit Lagarde ce que de droit que nous avons signé avec le dit Lagarde, Fabre, Mus et Bertrand Caumont".

QUI A CONSTRUIT LE CHATEAU DE BLAGNAC ?

Jean d'Aldéguier est-il le frère ou le fils de Marc Antoine ?

Il est difficile et même impossible étant donné l'état actuel des recherches de répondre à ces deux questions d'une manière satisfaisante.

Dans le numéro 2 de la revue "Blagnac Question d'histoire" débutait l'histoire du domaine de "Maniban" édifié peu à peu durant les trois derniers siècles autour de ce fameux château.

A la page 15 de cette revue était écrit "Vers 1650, Marc-Antoine d'Aldéguier (ou son fils Jean) originaire d'une famille noble de Millau établie à Toulouse depuis

le XVI^e siècle, acheta des terrains à Blagnac, au sud du village en bordure de Garonne". Et plus loin "d'Aldéguier fit donc construire un château".

Ces divers renseignements proviennent du dictionnaire généalogique de Jules Villain, de "l'Histoire de Blagnac" par Bertrand Lavigne ainsi que des documents communiqués par Soeur Marie du Christ Roi, soeur dominicaine résidant au château.

Dans ces documents, il apparaît que Marc-Antoine d'Aldéguier a légué à son fils aîné Jean décédé en 1666 les titres de seigneur de Roquette, coseigneur de Montesquieu, Conseiller du roi, réservant à son septième enfant François (1633-1708) le titre de Baron de Blagnac, titre que ce dernier légua à son frère Raymond qui revendra le titre et le château en 1674 à Charles Dumont.

Il apparaît aussi que le château a été construit vers 1650. Or Marc-Antoine d'Aldéguier, baron en 1648 décéda en 1658, il est donc possible qu'il n'ait pas eu le temps de construire ou tout au moins de terminer la construction du château. C'est vraisemblablement son fils Jean qui s'en est chargé.

Un nouveau document généalogique nous est procuré par Daniel Bonzom dans lequel Jean serait le frère de Marc-Antoine sans modifier l'attribution du titre de Baron à ce dernier.

D'autre part, chacune de ces généalogies attribue à cette famille deux blasons différents que nous publions ci-après.

Voici ces deux généalogies et leur blason respectif :
(voir page 39 ci-contre)



D'ALDEGUIER, Première généalogie

(Toulouse) - D'or à une aigle bicéphale de sable le vol abaissé, et un chef d'azur chargé d'un croissant d'argent accosté de 2 étoiles d'or

Sources : *Grand Armorial de France*
tome 1 p. 145

Marc-Antoine d'Aldéguier, Conseiller du Roi, Receveur des Finances à Toulouse, Capitoul en 1603 et 1614, fut anobli en vertu de son capitoulat, il eut pour fils :

Marc-Antoine d'Aldéguier, Eyr, Baron de Blagnac, Capitoul de Toulouse en 1627, qui eut pour fils :

François d'Aldéguier, Eyr, Baron de Blagnac, maintenu noble en 1669

Jean d'Aldéguier, Chr, Conseiller du Roi, Trésorier Général des Finances à Toulouse, de 1638 à 1668, maintenu noble en 1669, ép. Anne Fraust.



D'ALDEGUIER, deuxième généalogie

D'or à l'aigle déployé à deux têtes de sable, au chef d'azur chargé d'un croissant d'argent accosté de deux étoiles d'or.

Sources : VILLAIN (Jules), *"La France Moderne, grand dictionnaire généalogique, historique et biographique, Haute-Garonne, Ariège"*, réédition Marseille, Laffite, 1982

Antoine d'Aldéguier, décédé le 28 septembre 1618, Capitoul en 1602, donc anobli, a eu pour fils :

Marc-Antoine d'Aldéguier, Baron de Blagnac en 1648, Seigneur de Roquette, Co-Seigneur de Montesquieu, Conseiller du Roi et Receveur Général des Finances en la généralité du Languedoc, décédé le 26 mai 1658. Marié deux fois, il a eu huit enfants, entre autres :

l'aîné : **Jean d'Aldéguier**, Seigneur de Roquette, etc...

le septième : **François d'Aldéguier**, Baron de Blagnac

le huitième : **Raymond d'Aldéguier** qui vendra en 1674 le domaine et le titre à Charles Dumont, époux de Marguerite De Voisins

UN FORGERON A TOUT FAIRE : La vache et le navet

Dans le procès-verbal ci-dessous, le forgeron de l'époque est appelé pour une tâche que nous n'imaginions pas relevant de la compétence d'un tel artisan !

"Le premier Ventose de l'an quatre de la République française une et indivisible (= 20 février 1796) à six heures du soir s'est présenté le citoyen Bertrand Suran, ménager habitant Blagnac, dans la maison commune du dit Blagnac lequel nous aurait dit avoir donné des navets à manger à ses vaches, qu'une d'elles a le gosier embarrassé par la grosseur de l'un des dits navets et qu'elle est en danger d'en périr et comme le dit Suran, prévoyant la mort prochaine de cette vache qui n'a d'autre maladie, voulait la faire tuer par le



Un forgeron et son ouvrier au XVIII^e siècle.

boucher pour en tirer quelque partie et qu'il importe à la sûreté publique que la maladie soit constatée, il prie nous dit agent municipal de nous transporter chez le citoyen Higounen boucher du présent lieu chez lequel il a fait mener la dite vache pour la tuer et de vérifier la qualité de la maladie.

*Et de suite, nous François Cantayre, agent municipal de la commune de Blagnac et Jean Tirul, adjoint municipal de la même commune nous aurions mandé venir le citoyen Pierre Lavigne forgeron à effet de faire le dit examen et vérification et le dit Lavigne s'étant rendu avec nous et le citoyen François Papeyre charron et Pierre Rouy habitant de Blagnac, dans la maison du citoyen Higounen boucher, nous aurions vu que la dite vache était égorgée et après qu'elle a été ouverte, il a été reconnu par le dit Lavigne, nos témoins et nous que la maladie de la dite vache provenait d'une navet très gros d'environ quatre pouces sur cinq de longueur qui était placé dans la partie dite **laluzette**, ce qui aurait étouffé la dite vache en l'empêchant de respirer et attendu que cela n'empêche pas que la viande ne puisse être d'une qualité saine (*), nous avons permis au dit Higounen ou Suran de l'exposer en vente.*

De tout quoy nous avons dressé le procès-verbal au dit Blagnac".

(Archives municipales de Blagnac)

(*) Le problème de la viande «saine» n'est pas nouveau et reste d'actualité de nos jours.